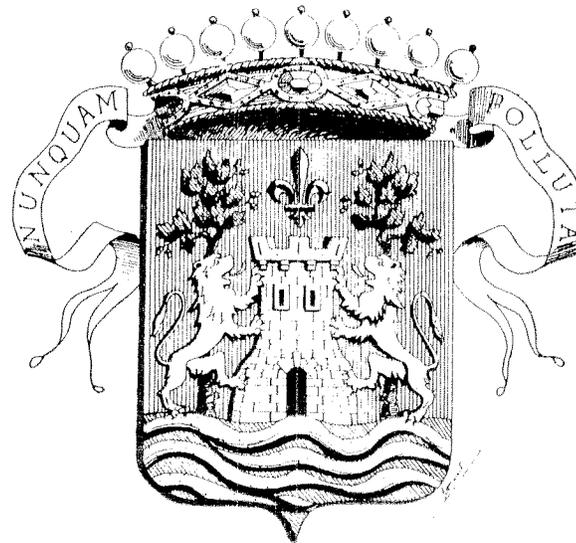


a 134459

SOCIÉTÉ
DES
SCIENCES LETTRES & ARTS
DE BAYONNE

Numéro spécial
Actes du Colloque de Saint-Jean-Pied-de-Port
(12 Août 1978)
LA BATAILLE DE RONCEVAUX



Robert-Henri BAUTIER*

LA CAMPAGNE DE CHARLEMAGNE EN ESPAGNE (778)

LA REALITÉ HISTORIQUE

Ce n'est pas une exagération d'affirmer qu'aucun épisode de l'histoire médiévale n'est plus connu du public que le désastre subi à Roncevaux par l'armée de Charlemagne et que la mort de Roland et des preux de Charles, l'empereur à la barbe fleurie. Pas une exagération non plus de souligner que peu de questions ont été plus débattues entre les érudits depuis un siècle que la genèse de la Chanson de Roland et l'origine des légendes épiques, œuvres littéraires brusquement issues du génie des poètes, ou bien épanouissement de chants nés spontanément de l'événement, ou encore lent cheminement de légendes et traditions populaires constamment embellies et remaniées. Historiens du Moyen-Age et historiens de la littérature, il en est peu qui n'aient été amenés à aborder ce problème soit de front soit indirectement, de Gaston Paris à Joseph Bédier, de Ferdinand Lot à Robert Fawtier, de P. Boissonnade à A. Pauphilet et à René Louis, de Maurice Wilmotte à Rita Lejeune, de Pio Rajna à Italo Siciliano, de Ramón d'Abadal à Martin de Riquer, pour n'en citer que quelques uns.⁽¹⁾ Mais depuis la publication en 1960 de la seconde édition en français de l'œuvre de Ramón Menéndez Pidal, *La chanson de Roland et la tradition épique des Francs*,⁽²⁾

* Membre de l'Institut, Professeur à l'École des Chartes.

1. Gaston PARIS, *Histoire poétique de Charlemagne*, Paris, 1865 ; — Joseph BÉDIER, *Les légendes épiques*, 4 vol., Paris, 1908-1913 (spéc. L.III, 1912) ; — Ferdinand LOT, *Études sur les légendes épiques françaises* (introd. de Robert BOSSUAT), Paris, 1958 (" La chanson de Roland ", p. 260-279), réimpr. de Romania, L.II-L.IV, 1926-1928 ; — Robert FAWTIER, *La chanson de Roland*, Paris, 1933 ; — Pierre BOISSONNADE, *Du nouveau sur la Chanson de Roland*, Paris, 1923 ; — Albert PAUPHILET, *Sur la Chanson de Roland*, dans *Romania*, LIX, 1933, p. 161-198 ; — René LOUIS, *L'épopée française et carolingienne*, dans *Coloquios de Roncesvalles*, ag. 1955, Zaragoza, Intitución Principe de Viana, 1956, p. 327-460 ; — Maurice WILMOTTE, *Une nouvelle théorie sur l'origine des chansons de geste*, dans *Revue historique*, CXX, 1915 (cf. *Le Français à la tête épique*, Paris, 1917, et *L'épopée française. Origine et élaboration*, Paris, s.d.) ; — Rita LEJEUNE, *Recherches sur le thème : les chansons de geste et l'histoire*, Liège 1948, et *La naissance du couple littéraire Roland et Olivier*, dans *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire*, Liège, X, 1950, p. 376-400 ; — R. LEJEUNE et Jacques STIENNON, *La légende de Roland dans l'art du Moyen Age*, 2 vol., Bruxelles, 1966 ; — Pio RAJNA, *Le origini dell'epopea francese*, Firenze, 1884 ; — Italo SICILIANO, *Le origini delle canzoni di gesta*, Padova, 1940 (2^e éd. *Les origines des chansons de geste*, Paris, 1951) ; — Ramón de ABADAL, *La expedición de Carlomagno a Zaragoza. El hecho histórico, su carácter y su significación*, dans *Coloquios de Roncesvalles* (op. cit.), p.39-71 ; — Martin de RIQUER, *Los cantares de gesta franceses*, Madrid, 1952. Voir aussi Damaso ALONSO, *La primitiva épica francesa a la luz de una nota emilianense*, dans *Revista de Filología española*, XXXVII, 1953, p. 1-94.

2. Ramón MENÉNDEZ PIDAL, 2^e éd., revue... avec le concours de René LOUIS, trad. par I.-M. CLUZEL, Paris, 1960 : " les diverses théories sur l'origine et la nature de la chanson de geste ", p.3-50

les polémiques, qu'on pouvait penser inépuisables, se sont amenuisées tant cet ouvrage s'est révélé fondamental par l'appel aux sources à la fois chrétiennes et arabes, par la critique serrée de toutes les théories antérieures comme par l'assimilation de tous les acquis des prédécesseurs, par le souci enfin de ne rien laisser dans l'ombre et sans une tentative d'explication. Toutefois, même s'il a consacré une partie de son ouvrage à " l'événement historique ", l'intérêt qu'il portait au passage de l'historique au littéraire est prédominant et il n'a pas toujours prêté aux aspects proprement historiques et à la hiérarchie des sources l'attention critique qu'on pouvait attendre d'un historien aussi qualifié.

Reconnaissons d'ailleurs que, s'il n'y avait point eu la Chanson de Roland pour magnifier l'événement, somme toute secondaire, du règne de Charlemagne, la postérité ne l'aurait sans doute pas retenu : il serait demeuré un des incidents mineurs de l'époque carolingienne sur la portée duquel seuls quelques érudits auraient occasionnellement disserté.

Il nous conviendra donc au cours de ce colloque de rechercher d'abord ce que fut l'événement lui-même — et c'est la tâche qui m'incombe dans ce rapport — ; puis, laissant de côté l'élément épique, trop bien connu, d'examiner comment le mythe de Roland et de Roncevaux a été diversement apprécié par les historiens des diverses époques.

La première constatation que nous devons faire est qu'il est notoire que la bataille eut lieu à Roncevaux le 15 août 778 et qu'elle se termina par la mort de Roland, tenu pour le chef de l'arrière-garde de l'armée franque, ainsi que d'Olivier, de l'archevêque Turpin et des autres preux. Et pourtant les sources ne permettent nullement d'affirmer que Roncevaux fut le lieu du carnage ; les sources arabes — à tort d'ailleurs — attribuent l'événement à 781 ; la date du 15 août n'est connue que par une déduction tout à fait indirecte ; le nom de Roland n'apparaît que dans une variante de l'une des sources et il n'exerçait sans doute pas le commandement ; les noms d'Olivier, de Turpin, de Ganelon même, appartiennent à des enjolivements très postérieurs. Enfin il n'y a même point concordance entre les sources quant aux auteurs de l'attaque, Musulmans ou Basques. C'est donc l'épopée qui, même malgré nous, conduit à des présupposés que l'historien se doit de discuter.

Au préalable, il est nécessaire de présenter un bref tableau de la situation politique de la région franco-espagnole en ce début du règne de Charlemagne.

LA SITUATION DE L'ESPAGNE ARABE ET L'APPEL ADRESSÉ A CHARLEMAGNE.

Lorsque Charlemagne, avec une légèreté étonnante se lance dans l'équipée qui aboutira au désastre de Roncevaux, non seulement il n'est pas l'empereur que décrit complaisamment la légende, anticipant de plus de vingt ans sur la réalité, mais il ne compte pas encore dix ans de règne et sept seulement depuis la mort de son frère Carloman : rien à voir, par conséquent, avec les sept années que la Chanson de Roland attribue gratuitement à une prétendue conquête de l'Espagne poussée jusqu'à Cordoue. Poursuivant l'œuvre de son père, il s'est lancé, tête baissée, dans toutes les directions. Successivement il a réglé (ou cru régler) le problème aquitain ; il a reconstitué l'unité du royaume franc en s'emparant de la succession de son frère ; il a annexé l'Italie en détruisant au prix d'une dure expédition le royaume des Lombards alors qu'il avait commencé par épouser la fille du roi Didier ; il a finalement donné l'assaut à la Saxe qu'en 777 il a l'illusion d'avoir soumise définitivement. Il suffit que des rebelles arabes d'Espagne se présentent à lui à Paderborn pour qu'il réunisse toutes ses forces et qu'il se précipite à la conquête de la péninsule.

En fait, la construction est encore bien fragile. Il ne faut pas oublier que l'occupation de la Septimanie gothique aux dépens du pouvoir islamique ne remonte qu'à une décennie avant son avènement. L'Aquitaine n'a été soumise qu'après une série de terribles campagnes de son père, dont la dernière ne s'est achevée que quelques mois avant sa mort, et lui-même a dû consacrer sa première expédition militaire à juguler une nouvelle insurrection, appuyée sur un " duché " de Gascogne pratiquement indépendant. Couronné roi des Lombards en 774 après sa campagne victorieuse contre le roi Didier, il n'en a pas moins eu à affronter dès 776 le duc de Frioul Rothgaud qui tentait de reconstituer le royaume à son profit, cependant que le duc de Bénévent, gendre de Didier, et le duc de Spolète sont loin d'être sûrs, et qu'autre gendre de Didier, le duc de Bavière Tassilon adopte une attitude lourde de menaces, sans compter que le fils de Didier, réfugié à Constantinople, intrigue avec l'empereur de Byzance.

Seule l'illusion d'avoir réglé en 776 les affaires italiennes et d'avoir mis fin en 777 à la question saxonne par la soumission et le baptême d'une partie des chefs, peut expliquer la décision de Charles de foncer en Espagne dès que son intervention a été sollicitée. Mais, comme nous le verrons, c'est précisément le réveil de la menace saxonne et l'effondrement de la défense franque sur un large front face aux Saxons qui expliquent l'abandon brusqué de la campagne d'Espagne et le retour précipité de Charles.

Les chefs arabes à Paderborn

Les ambitions de Charlemagne sur la péninsule ont été éveillées par la révélation brutale qu'il eut de la situation intérieure du pays à la suite de la démarche de divers chefs arabes à Paderborn en mai 777. En effet, survivant de la maison califale des Omeyyades, 'Abd al-Rahmân I, d'abord réfugié en Afrique du Nord, était passé en Espagne en 755, avait livré de durs combats à travers tout le pays au gouverneur Yûsuf al-Fihri, l'avait éliminé et avait fini par imposer par la force son pouvoir et par fonder l'émirat de Cordoue.⁽³⁾ Mais contre lui conspirations et rébellions se multiplièrent, qu'il noya dans le sang. Au surplus, le calife abbasside de Bagdad n'avait pas renoncé à restaurer son autorité sur la péninsule : révolte intérieure et débarquement venu d'Afrique du Nord secouèrent l'autorité de l'Omeyyade. Aussi la frontière carolingienne était-elle depuis longtemps calme : les Annales, en tous cas, ne mentionnent aucun incident depuis la reconquête de la Septimanie par Pépin et après qu'une reconnaissance du pouvoir franc sur Barcelone et Gérone fut demeurée sans effet pratique, en raison sans doute du déplacement du poids de la guerre vers l'Aquitaine. En 774, des chefs de la " Marche supérieure " de l'al-Andalus, Sulayman al-A'râbi et al-Husayn al-Ansârî s'allièrent et se soulevèrent, l'un tenant, semble-t-il, Barcelone et Gérone, l'autre Saragosse.⁽⁴⁾

3. Sur le règne d'Abd al-Rahmân I^{er}, 756-788, excellente mise au point d'E. LÉVI-PROVENÇAL, *Histoire de l'Espagne musulmane*, t.1, Le Caire, 1944, p. 24-98 (2^e éd., Paris-Leiden, 1950) nous utiliserons ici la 1^{re} éd., pratiquement identique à la seconde pour la période considérée. Sur l'expédition de Charlemagne *ibid.*, p. 83-91 (2^e éd., p. 118-129), et le mémoire cité (note 1) de R. d'ABADAL. Le récit de R. DOZY, *Histoire des musulmans d'Espagne...*, nouv. éd. par E. LÉVI-PROVENÇAL, Leiden, 1932 (1^{re} éd., 1861), est dépourvue de critique et celui de Francisco CODERA, *Estudios críticos de historia árabe española*, VIII, Zaragoza, 1917, se contente de paraphraser les sources.

Fondamental pour toute étude sur l'Espagne arabe de cette époque, sous un éclairage de sociologie historique, le volume de Pierre GUICHARD, *Structures sociales "orientales" et "occidentales" dans l'Espagne musulmane*, Paris-La Haye, 1977 (École des Hautes Études en sciences sociales, *Civilisations et sociétés*, 60).

4. L'œuvre qui semble à la base de l'historiographie arabe de cette époque serait celle d'Isa ibn Ahmad al-Râzi (cf. reconstitution partielle du texte par E. LÉVI-PROVENÇAL, dans *Al-Andalus*, VIII, 1953), qui fut " édité " par Ibn Hayyân, de Cordoue (987/8 - 1076), fils du vizir d'Al-Mansûr, dans son *Muqtabis* (v. 1008 ?). Malheureusement pour la fin du VIII^e et le début du IX^e s., seuls des fragments ont été illustrés par E. LÉVI-PROVENÇAL et E. GARCIA GOMEZ, *Textos ineditos del " Muqtabis " de Ibn Hayyân sobre las orígenes del reino de Pamplona*, dans *Al-Andalus*, XIX, 1954, p. 295-315 (cf. E. LÉVI-PROVENÇAL, *Du nouveau sur le royaume de Pamplone au IX^e s.*, dans *Bulletin hispanique*, LV, 1953); nous l'exploiterons ci-après. J. GURATIEB, dans *Cuadernos de historia de España*, Buenos-Aires, a donné une traduction espagnole des années du gouvernement de l'émir 'Abd Allâh, 888-912, bien mal commode parce qu'échelonnée du t. XIII, 1950, à XXX, 1959. Seule la partie consacrée aux annales du palais pour les années 971-975 — source admirable — a été intégralement publiée, d'après un manuscrit de la R. Academia de la Historia, par Emilio GARCIA GOMEZ, *El califato de Córdoba en el " Muqtabis " de Ibn Hayyân. Anales palatinas del califa de Córdoba Al-Hakam II por 'Isa ibn Ahmad al-Râzi* (360-364 H. 971-975 J.C.), Madrid 1967.

Importante est la compilation anonyme dite *Akhbâr madmû'a fî al-Andalus*, publiée en traduction espagnole par Emilio LAFUENTE y ALCANTARA, *Ajbâr maymû'a* (Colección de tradiciones). *Crónica anónima del s. XI*, Madrid, 1867 (Colección de obras arábicas de historia y geografía que publica la R. Academia de la Historia, I). Elle serait formée de plusieurs parties compilées à des dates diverses, dont la troisième (758-788) pourrait dater de 830 d'après SANCHEZ

A l'assemblée de Paderborn, tenue par Charlemagne pour régler la question saxonne, se présentèrent des *principes Sarracenorum*, déclarant se soumettre eux et les gens et les territoires qu'ils gouvernaient, à la souveraineté du roi des Francs. Celui qui traitait en leur nom est nommé par les Annales *Ibinalardi* ou *Ibinalarabi*; avec lui se trouvaient le *filius Dejuzeffi* ou *Withseui* et le gendre de celui-ci⁽⁵⁾. S'il est aisé d'identifier le premier puisqu'il s'agit évidemment de Sulayman ibn Yaksân al-A'râbi dont parlent abondamment les sources arabes, l'identification des autres personnages est plus délicate.

ALBORNOZ, *El Ajbar Ma'yûna. Cuestiones historiográficas que suscita*, Buenos-Aires, Fac. de Filosofía y Letras, 1944; cf. Julián RIBERA, *Historia de la conquista de España de Abenlocti el Cordobés* (= Ibn al-Qûtiya), Madrid, 1926 (Colección de obras arábicas... R. Academia de la Historia, II), p. XII-XIX. Le passage relatif à l'expédition de Charlemagne (p. 112-113) est reproduit avec une traduction révisée, par R. Menéndez Pidal, *op. cit.*, p. 519.

La source la plus détaillée nous est incontestablement donnée par le géographe hispano-arabe Ahmad Ibn 'Umar al-Uduri (1003-1085) dans ses *Masâlik wa-lmamâlik*, dont les passages relatifs à l'Espagne du Nord ont été publiés en espagnol par Ferdinando de LA GRANJA, *La Marca superior en la obra de al-Udhri*, dans *Estudios de Edad Media de la Corona de Aragón*, VIII, 1967, p. 447-545 (Consejo superior de investigaciones científicas, Escuela de estudios medievales, *Estudios*, XXXIX, et à part, 99 p.), d'après 'Abd al-'Aziz al-Ahwâni, *Fragments geográficos-históricos de 'Al masâlik ilâ djami' al-mamâlik*, Madrid, 1965.

La source la plus fréquemment utilisée par les historiens pour l'histoire de l'al-Andalus au VIII^e et IX^e s. et pour celle de l'expédition de Charlemagne, bien que son auteur ait peu d'esprit critique et que, compilée de toutes mains, elle comporte sous deux dates différentes (A.H. 157 et 164) le récit de la campagne de Charles, est le *kamil fî-ta'rikh* d'Ibn al-Athîr, historien oriental (1160-1234). Ed. TORNBURG, *Chronicon quod perfectissimum inscribitur...*, Leyde, 14 vol., 1851-1876, dont les parties relatives à l'Espagne et au Maghreb ont été publiées en français par E. FAGNAN, *Ibn al-Athîr. Annales du Maghreb et de l'Espagne*, Alger, 1898-1901; les deux passages concernant Charlemagne (éd. Tornberg, t.VI, p. 7-8 et 43; trad. Fagnan, p. 123-124 et 128-130) ont fait l'objet d'une traduction révisée pour Menéndez Pidal, *op. cit.*, p. 520-521.

Proche d'Ibn al-Athîr et utilisant des sources analogues est Ibn 'Idhârî, qui à la fin du XIII^e s. développe dans son *Bayân al-Maghrib fî akhbâr el-Maghrib*, les parties relatives à l'Afrique et à l'Espagne. Traduction d'E. FAGNAN, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayân al-Maghrib*, 2 vol., Alger, 1901-1904 (cf. éd. arabe de G. S. COLIN et E. LÉVI-PROVENÇAL, 2 vol., Leiden, 1948-1951).

Certains renseignements se trouvent encore dans la *Fath al-Andalus*, compilée à la fin du XI^e s. ou au XII^e. Éditée et traduite par Joaquín de GONZÁLEZ, *Fath al-Andalus. Historia de la conquista de España, códice arábigo del s. XII*, Alger, 1899 (cf. E. GARCIA GOMEZ, *Noticias sobre la crónica anónima titulada Fath al-Andalus*, dans *Annales de l'Institut d'études orientales de la Faculté des Lettres d'Alger*, XIV, 1945, p. 31-42; SANCHEZ ALBORNOZ, *Pre-cisiones sobre Fath al-Andalus*, dans *Revista del Instituto de estudios islámicos en Madrid*, IX, 1961-1962, p. 1-22).

De la consciencieuse, mais tardive, compilation de l'illustre historien Ibn Khaldûn, 1332-1406, on peut tirer certaines informations : cf. la traduction espagnole de passages de son œuvre concernant l'Espagne, par Osvaldo O. MACHADO, *Historia de los Arabes de España por Ibn Jaldun*, dans *Cuadernos de historia de España*, Buenos-Aires, VI, 1946, à XLVIII, 1968. Il y a peu à recueillir, au contraire, dans les œuvres tardives, mais souvent citées du *Nihâyat al-'Arab fî funûn al-adab* de Al-Nuwayri, 1279-1332 (traduction des passages relatifs à l'Espagne par M. GASPARD y REMIRO, *Historia de los musulmanes de España y Africa*, 2 vol., Granada, 1917-1919) et moins encore du *Nafh al-'Tib* d'Al Makkari, 1590-1631 (traduction partielle de Pascal de GAYANCOS, *The history of Muhammedan dynasties in Spain*, 2 vol., London, 1840).

La présente note montre que l'article souvent cité de René BASSET, *Les documents arabes sur l'expédition de Charlemagne en Espagne*, dans *Revue historique*, LXXXIV, 1904, p. 286-295, est aujourd'hui dépassé. — Je n'ai pu avoir connaissance des articles de José-Maria MILLAS VALLICROSA, *Els textos d'historiadors musulmans referents a la Catalunya carolíngia* (indiqués comme publiés dans les *Quaderns d'estudi*, 14, 1922, mais que R. d'Abadal, en 1956, dit avoir consulté sur épreuves communiquées par l'auteur), ni A. SCHULTEFEN, *Las referencias sobre los Vascos hasta el a. 800* dans *Revista internacional de los estudios vascos*, 58, 1 p. 225-240.

Sulayman al-A'râbî

Sulayman al-A'râbî était un des chefs yéménites, appartenant par son groupe des Kalb à la grande tribu des Himyarites⁽⁶⁾. D'après le chroniqueur al-'Udhri, il était installé à Saragosse, mais lorsque l'émir omeyyade 'Abd al-Rahmân nomma wali de la Marche supérieure son fidèle client Badr malgré la résistance des Yéménites, il fut expédié à Cordoue. Après la bataille du Wadi Kais (ou de Bembizar) par laquelle l'émir écrasa en 774 la rébellion des Yéménites⁽⁷⁾, il aurait reçu d'un membre de son groupe tribal, un Kudâ'ite comme lui, al-Mushhir ibn Hilâl, une poésie l'excitant à la vengeance⁽⁸⁾. Il s'enfuit alors de Cordoue pour regagner Saragosse où, comme je l'ai dit, il s'entendit avec un autre chef yéménite al-Husayn al-Ansârî pour soulever le pays contre l'émir. Cela n'empêcha pas toutefois ce dernier de le nommer peu après à Barcelone, car lorsqu'en 776 ou 777 (H. 160 ou 161) se produisit à Todmir (Murcie) le débarquement du Fihrite 'Abd al-Rahmân ibn Habib al-Fihri dit le Slave (al-Siklabî) qui tenta de faire reconnaître l'autorité des Abbassides aux dépens de l'Omeyyade de Cordoue, c'est à lui qu'écrivit l'insurgé pour le rallier à sa cause : il était alors à Barcelone, dit Ibn al-Athîr⁽⁹⁾; il en était gouverneur, précise Ibn Khaldûn⁽¹⁰⁾. Il y a peu à douter, en effet, que s'il avait des intérêts particuliers dans la région de Saragosse, c'était bien sur celles de Barcelone et de Gérone que portaient ses responsabilités : ses deux fils après lui auront des destinées parallèles aux siennes ; or l'un, Matruh devait en 788 se soulever à Barcelone et s'emparer ensuite de Saragosse et de Huesca, d'après Ibn al-Athîr ; l'autre, 'Aysun, qui combattit les Francs à Gérone et y fut fait prisonnier, fut par la suite, selon al-'Udhuri, wali de Barcelone et de Gérone et il prit en

5. Seul un groupe d'annales carolingiennes, dont les inter-relations sont évidentes, mentionne la venue des chefs arabes à Paderborn, les sources arabes étant muettes sur ce point :

— *Annales Mettenses priores* (éd. B.V. SIMSON, *M.G.H. in usum schol.*), a. 777, p. 65-66 : "Rex Carolus conventum Francorum habuit juxta fontem qui dicitur Patrebrunna... Ad eundem quoque placitum, de Hispania quidam principes Sarracenorum venerunt, Ibinalardi et Withsevi qui latine Joseph nominabatur : ibi se, cum omnibus quos regebant, ditioni domni regis Caroli subdiderunt."

— *Annales regni Francorum* (éd. G. H. PERTZ, rev. Fr. KURZE, *M.G.H. in usum schol.*), a. 777, p. 48 : "Tunc domnus Carolus rex synodum publicam habuit ad Paderbrunnen prima vice... Etiam ad eundem placitum venerunt Sarraceni de partibus Hispaniae ; hi sunt Ibin al Arabi et filius Dejuzezi qui et latine Joseph nominatur, similiter et gener ejus."

Annales qui dicuntur Einhardi (ibid.), p. 49-50 : "post celebratum... paschalis festi sollemnitate... ad locum qui Padrebrunno vocatur, generalem populi sui conventum in eo habiturus... Venit eodem in loco ac tempore ad regis praesentiam de Hispania Sarracenus quidam nomine Ibin al Arabi, cum aliis Sarracenis sociis suis, dedens se ac civitates quibus eum rex Sarracenum praefecerat."

6. P. GUICHARD, *op. cit.*, p. 195, 227, 389 (tableau des tribus), et *passim*.

7. Cf. E. LÉVI-PROVENÇAL, *Histoire...*, p. 79, P. GUICHARD, *op. cit.*, p. 237, 289, 306.

8. Al-'Udhuri, *op. cit.*, § 11, p. 15.

9. Ibn al-Athîr, *op. cit.*, p. 161.

10. Ibn Khaldûn, *op. cit.*, p. 152.

mains Saragosse quand les Francs se furent emparés de ces deux villes. Cela conforte le renseignement épisodiquement donné par les *Annales Petaviani* qui, parlant de la campagne de Charlemagne, affirment que le souverain reçut des conjurés Abu Tawr et al-A'râbî des otages pour les cités de Huesca ainsi que de Barcelone et Gérone⁽¹¹⁾ ; le premier étant possessionné à Huesca, il faut bien que Sulayman l'ait été de Barcelone et de Gérone. Ne serait-ce pas lui, ce Sulayman qui déjà au temps où Pépin mettait méthodiquement la main sur Narbonne et les cités de la Septimanie, lui offrit, au témoignage des *Annales Mettenses priores*, de lui remettre Barcelone et Gérone en 752⁽¹²⁾.

Yûsuf.

Les deux personnages qui l'avaient accompagné à Paderborn étaient le fils de Yûsuf et *gener ejus*, cette dernière expression offrant une ambiguïté : le gendre de "celui-ci", c'est-à-dire soit le gendre de Yûsuf, soit celui du fils de Yûsuf. On a jusqu'ici identifié Yûsuf⁽¹³⁾ avec le célèbre Fihride qui après avoir commandé en Septimanie était le gouverneur de l'Espagne, de l'al-Andalus, au moment où le rejeton des Omeyyades y avait débarqué en 755, et qui s'était heurté à lui pendant plusieurs années avant de perdre la vie en 760⁽¹⁴⁾. Il représentait l'une des familles Mudarites (ou Arabes du Nord) les plus fameuses, illustrée dès le temps de la conquête de l'Ifrikiya avec le prestigieux Ukba et qui tenait encore sous sa coupe l'Afrique du Nord. Mais on comprendrait très mal un complot unissant des chefs de tribu aussi fondamentalement hostiles qu'un Kalbite, un Yéménite, comme Sulayman al-A'râbî, et des Fihrites, alors que toute l'histoire de la région ne peut guère se comprendre précisément qu'en tenant compte de la rivalité structurelle et permanente des Fihrites et des Yéménites.⁽¹⁵⁾

Au surplus, à la veille de l'entente qu'il va négocier à Paderborn avec Charlemagne contre l'émir 'Abd al-Rahmân, Sulayman al-A'râbî a estimé de son honneur de répondre par la guerre à l'avance que lui a faite dès son débarquement à Todmir le Fihrite al-Siklabî, déclenchant avec les Berbères l'insurrection contre ce même 'Abd

11. *Annales Petaviani* (éd. G. H. PERTZ, *M. G. H. SS. in fol.*, II, p. 16 : "deinde accepit obsides in Hispania de civitatibus Abitauri atque Ebilarbii, quorum vocabulum est Osea et Bazelona (add. : necnon et Gerunda)".

12. *Annales Mettenses priores*, p. 43-44 : "Solinoan quoque, dux Sarracenorum, qui Barchilonam Gerundamque civitatem regebat, Pippini se, cum omnibus quae habebat, dominationi subdidit."

13. Ainsi R. d'ABADAL (*op. cit.*, p. 44) : "C'étaient le fils et le gendre de Yûsuf al-Fihri, ancien gouverneur de Septimanie... qui ensuite fut émir de Cordoue". C'est là la trace du roman imaginé par R. DOZY (*op. cit.*, t. I, p. 241-244), selon qui ce serait al-Siklabî lui-même qui se serait rendu auprès de Charlemagne avec Sulayman al-A'râbî et avec Abû l-Aswad, le propre fils de Yûsuf al-Fihri.

14. Sur le fameux Yûsuf ibn 'Abd al-Rahmân ibn Abî Ubayda al-Fihri, cf. LÉVI-PROVENÇAL, *Histoire...* (de éd.), p. 36-38, 68-76 ; son assassinat en 759-760, p. 76.

15. Sur ces affaires et les révoltes tribales du VIII^e s., cf. P. GUICHARD, *op. cit.*, p. 234-243, 296-297.

al-Rahmân au nom des Abbasides⁽¹⁶⁾. Au surplus c'est au Fihrite 'Abd al-Rahmân ibn Ukba que Sulayman a enlevé le gouvernement de Barcelone.

D'ailleurs deux des fils de Yûsuf ont été tués après la défaite de leurs partisans et le troisième, Abû l-Aswad, bien connu par son soulèvement de 784-785, était en prison à Cordoue depuis l'exécution de son père et de son frère aîné. Même si par impossible, on supposait qu'il s'en fût échappé pour se rendre en Germanie, comment penser qu'il se serait contenté d'un second rôle dans cette affaire ! Quant à la fille de Yûsuf, elle avait épousé al-Siklabi, celui là même qui menait les hostilités près de Todmir à la fois contre Sulayman et contre l'émir. Les retrouver ensemble à Paderborn est évidemment impensable.

Il faut donc renoncer à voir dans le complot qui se noue une conspiration à l'échelle mondiale entre les Abbasides, les Fihrides d'Afrique du Nord (al-Siklabi), l'opposition fihrite aux Omeyyades, les chefs arabes de l'Espagne du Nord et les Francs de Charlemagne. Il faut chercher une inspiration plus réaliste.

Il est extrêmement probable que Yûsuf était un chef indigène de la région proche de la frontière franque, gravitant dans l'entourage d'al-A'râbî. Le fils de Yûsuf est 'Amrus ibn Yûsuf qui, plus tard devenu ka'id de l'émir Al-Hakam jouera un rôle déterminant dans l'histoire de l'émirat omeyyade pour le compte de qui il fut de 788 à 798 wali de Saragosse. Il était à l'origine dans l'entourage immédiat de Sulayman al-A'râbî puisqu'il commença sa carrière comme page du fils de celui-ci 'Aysun ibn Sulayman dont il prit même la place en prison quand il fut capturé par les Francs ; plus tard, il se brouilla à mort avec l'autre fils de Sulayman Matruh, qu'il tua vers 791 après qu'il se fut rebellé contre l'émir et se fut rendu maître de Saragosse, de Barcelone et de Huesca⁽¹⁷⁾. Il avait comme associé, comme il l'avait été au service d'Aysun, son cousin germain " Sarrabit " ou Shabrît al-Tawîl, qui, selon la bonne règle arabe devait être aussi son beau-frère⁽¹⁸⁾, donc le gendre de Yûsuf. Cet *Atawil* des Espagnols⁽¹⁹⁾, ancêtre des Banu l'Tawîl de Huesca,

16. Ibn al-Athîr, *op. cit.*, p. 125-126 ; Bayan, p. 88 ; Ibn Khaldûn, p. 152. Sur cette affaire, déjà évoquée plus haut, cf. LÉVI-PROVENÇAL, p. 86-87 ; P. GUICHARD, p. 160, 238-239, 268, 312 ; tableau généalogique IX, p. 390 ('Abd al-Rahmân ibn H'abîb al-Fihri al-Siklabi).

17. La principale source sur les activités d'Amrus ibn Yûsuf est fournie par al-Udhri, §15, p. 18 ; § 18-22, p. 18-22 ; cf. Bayan, p. 100, 11-112, 117 Voir LÉVI-PROVENÇAL, p. 110-112.

18. Cf. P. GUICHARD, *op. cit.*, p. 120, les Benû-l-Tawîl, seigneurs muwallad de Huesca.

19. A propos de Muhammad ibn 'Abd-al-Malik ibn Shabrît al-Tawîl, gouverneur de Huesca, cf. Fr. CODERA, *Mohamed Atawil, rey moro de Huesca*, dans *Boletín de la R. Academia de la Historia*, XXXVI, 1900, p.318-324 (cf. *Estudios críticos de historia árabe española*, VII, p. 235-248).

correspond d'ailleurs au nom (à peine déformé) que, seul des auteurs occidentaux, Adhémar de Chabannes donne au gendre de Yûsuf : *Alarviz*.⁽²⁰⁾

Husayn al-Ansari et Abu Tawr.

Deux autres noms seront encore prononcés à propos de la conspiration hispano-franque ; nous pouvons les identifier sans aucune difficulté. L'un — celui dont la défection provoquera l'échec de la campagne est al-Husayn ibn Yahyâ al-Ansârî⁽²¹⁾, d'une des plus illustres familles Yéménites du nord de l'Espagne, qui, à la faveur de l'opération, s'empare de Saragosse et dont le fils Sa'id jouera également un très grand rôle dans les affaires de la Marche supérieure. L'autre, qui ira recevoir Charlemagne à Pampelune, l'*Habitaurus*, *Abutaurus*, *Apotaurus*, des annales franques est évidemment Abû Tawr⁽²²⁾, deuxième fils du comte goth du pays, Cassius, converti à l'Islam, devenu client des califes omeyyades et chef de la plus puissante famille indigène de la frontière, les Banu Kasî ; ils semblent tenir la région de Huesca et aussi de Tudèle et d'Arnedo et leur histoire sera étroitement liée aux origines de la famille royale des Wascons et de Navarre⁽²³⁾.

Tels sont les personnages venus à Paderborn ou que le roi va rencontrer sur son chemin. L'affaire se présente donc, en fait comme une conjuration nouée par des Arabes Yéménites et un groupe de familles indigènes cherchant — et il en sera ainsi pendant deux générations au moins — à jouer un rôle de bascule entre une autorité omeyyade chancelante, brutale et détestée, et une royauté franque assez lointaine pour qu'on en espère tirer le bénéfice d'une quasi-indépendance. Si l'affaire avait réussi, la région des Pyrénées centrales et du nord-ouest de l'Espagne aurait connu un régime analogue à celui qui était alors celui de la Gascogne.

L'effort militaire et son but.

L'erreur de Charlemagne fut de croire qu'il lui serait possible,

20. Adhémar de Chabannes, *Chronique*, éd. J. CHAVANON (*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*), lib. II, § 5 : " tres reges : Ibn Al'Arabi, Devizefi (oar. : Deiuzeffi) et gener ejus Al-Arviz ".

21. Sur al-Husayn al-Ansârî, voir notamment P. GUICHARD, *Le peuplement de la région de Valence et les premiers siècles de la domination musulmane*, dans *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 5, 1969, p.115-116, 136. Sur ses activités et celles de son fils Sa'id, voir plus loin.

22. Abû Tawr, fils de Qasî et frère cadet de Fortun (tige de la lignée des Mûsâ ibn Fortun, cf. F. de La GRANJA, *La marca superior en la obra de al-Udhri*, *op. cit.*, tableau généalogique 1 : les Banû Qasî, et p. 86-88. Lévi-Provençal, qui écrit Abû Thawr, en fait un " seigneur de Huesca " et n'hésite pas pour sa part, à en faire un des interlocuteurs de Charlemagne (p.87-88). Curieusement P. GUICHARD, qui traite des Banû Qasî (p. 119-121, 195-197) ne mentionne pas Abû Tawr.

23. Sur les destinées de cette famille dès les dernières années du VIII^e s., cf. SANCHEZ ALBORNOZ, *La auténtica batalla de Clavijo*, dans *Cuadernos de historia de Espana*, Buenos Aires, IX, 1948, p. 94 et s.

au prix d'un effort militaire certain, de conquérir au moins une partie de l'Espagne. Les chefs venus auprès de lui pouvaient lui garantir la remise des cités par eux gouvernées. La situation pouvait paraître favorable : la région navarraise vivait dans une certaine autonomie, sinon dans l'indépendance, depuis près d'un quart de siècle ; de son côté Alphonse 1^{er}, roi des Asturies et de Galice, profitant de l'exode massif des Berbères consécutif à la famine, avait réoccupé toute l'Espagne du Nord-Ouest et le nord du Portugal, suivant grosso modo le cours du Duero, de son embouchure à Burgo de Osma⁽²⁴⁾. A l'intérieur de l'émirat d'Al-Andalus, la révolte des Berbères de Shakya entre le Tage et le rio Guadiana, durait depuis dix ans⁽²⁵⁾ ; les Yéménites participaient à des révoltes quasi-permanentes ; et le Firhite al-Siklabi tenait la côte vers Murcie et la montagne en arrière de Valence⁽²⁶⁾. Fort de l'expérience carolingienne qui avait réoccupé la Septimanie toute entière sans provoquer de réaction notable de la part des Musulmans, Charlemagne devant la situation de l'Espagne, pouvait bien penser que, de même qu'il avait annexé le royaume lombard en 774 à l'issue d'une seule campagne menée à l'appel du Pape Hadrien, il était capable de s'emparer de l'Espagne en 778 sur la demande d'intervention des chefs arabes et indigènes, à condition d'user, comme en Italie, d'une armée d'invasion puissante.

C'est bien ce que dit Eginhard : " il entre en Espagne avec le plus grand appareil de guerre possible "⁽²⁷⁾, et dans les Annales : " persuadé par le Sarrazin, il partit avec l'espoir non déçu de s'emparer de cités d'Espagne "⁽²⁸⁾. Et c'est pour justifier cette conquête future qu'il écrit au Pape qu'il ne fait que prévenir les Sarrazins dont le dessein était d'envahir le royaume. Le Pape lui répond en souhaitant que " l'ange de Dieu lui donne de grandes victoires et permette à l'armée des Francs aimée de Dieu, de retourner indemne "⁽²⁹⁾. Certes l'aspect religieux sur lequel insistent certaines sources — " ému par les prières et les plaintes des chrétiens qui vivaient sous le joug très cruel des Sarrazins ", selon les Annales de

24. Cf. LÉVI-PROVENÇAL, p. 49-51.

25. *Ibid.* p. 79-80 ; sur la révolte du Berbère Shakyā al-Miknāsi, voir aussi P. GUICHARD, p. 236, 268, 289, qui la met en relation avec les autres mouvements de rébellion des tribus.

26. Cf. *supra*, p. notes 16 et 21.

27. Eginhard, *Vie de Charlemagne* (éd. Louis HALPHEN, *Les Classiques de l'histoire de France au Moyen Age*, 1938), § 9, p. 28 : " Hispaniam quam maximo poterat belli apparatu adgreditur "

28. *Annales Einhardi*, *op. cit.*, a. 778, p. 51 : " Tunc ex persuasione praedicti Sarraceni, spem capiendarum quarundam in Hispania civitatum haud frustra concipiens, congregato exercitu, profectus est "

29. On ne possède que la réponse du pape, *Codex Carolinus* (éd. GUNDLACH, *M. G. H., Epist.*, III, n° 61) : " Destinavit nobis per vestros apices a Deo constituta potentia qui (Deo sibi contrario !) Agarenorum gens cupiunt ad debellandum vestris introire finibus... Ut angelus Dei omnipotentis vos praecedat et faciat vestra praecellentia triumphans atque cum magnis victoriis et exaltationem ad proprii regni vestri culmen una cum omnem Deo dilectorum Francorum exercitum incolomen revertendum "

Metz⁽³⁰⁾ ; " venu avec l'aide du Christ soulager l'Église souffrant sous le joug très cruel des Sarrazins ", selon l'Astronome, biographe de Louis le Pieux⁽³¹⁾ — n'a pas dû être complètement absent des préoccupations de Charles qui en ce moment même procédait au baptême forcé des Saxons ; mais il ne fut certainement pas le motif essentiel de l'intervention. Il fut plutôt le prétexte officiel mis en avant pour galvaniser des combattants que le seul accroissement du royaume franc et le prestige de Charles n'auraient pas suffi à mettre en branle. C'est ce qui donne à cette première expédition d'Espagne ce caractère de précroisade, qui ne fut certainement pas sans lui conférer plus tard une auréole particulière, au temps de la première Reconquista, de la croisade d'Orient et de la composition de la Chanson de Roland.

Charles tente, en effet, un effort militaire exceptionnel. Eginhard souligne que, tranquilisé par la soumission apparente des Saxons, il ne laissa devant eux qu'un écran de protection,⁽³²⁾ ce qui explique l'effondrement qui se produira dès que le roi sera passé en Espagne. Si le chef de la marche de Bretagne Roland a péri à Roncevaux, c'est aussi que Charles a dégarni la défense face aux Bretons. Il n'hésite pas à incorporer à son armée des contingents de pays très récemment ou mal soumis, Bavarois, Septimaniens et même Lombards. C'est donc un rassemblement aussi vaste que possible, mais hétéroclite, des forces de son royaume qu'opère Charles, et si l'on pense au temps qu'il a fallu pour concentrer matériellement des troupes (et leur ravitaillement) venues de plus de 1.000 km. de distance et parfois de près de 2.000 jusqu'aux frontières méridionales pour le début de mai, il n'y a pas à douter que le souverain entreprend ici un grand dessein, même si une armée carolingienne ne rassemble jamais des effectifs considérables.

LA CAMPAGNE D'ESPAGNE ET SON ÉCHEC

Les Francs à Pampelune

La géographie, non moins que la stratégie — celle qui avait déjà été appliquée à l'Italie en 774 — impose de diviser l'armée en deux corps. L'un, composé de gens du Nord et de l'Est (Austrasie,

30. *Annales Mettenses priores*, a. 778, p. 66 : " Rex Carolus, motus precibus, immo querelis, Christianorum qui erant in Hispania sub jugo sevissimorum Sarracenorum, exercitum in Hispaniam duxit "

31. Astronomus, *Vita Hludowici imperatoris* (éd. G. H. PERTZ, *M. G. H.*, SS. in fol., t. II, 1829), p. 608 : " Statuit... ad Hispaniam pergere, laborantique ecclesiae sub Sarracenorum acerbissimo jugo, Christo fautore, suffragari "

32. Eginhard, *op. cit.*, § 9, p. 28 : " Cum enim assiduo ac pene continuo cum Saxonibus bello certaretur, dispositis per congrua confinium loca praesidiis, Hispaniam... adgreditur "

Bourgogne, Bavière, Lombardie, Provence, Septimanie), traverse le Bas-Languedoc, passe les Pyrénées par le col du Perthus et gagne Barcelone. L'autre, formée de Neustriens et d'Aquitains, avec Charles lui-même qui à Pâques se trouvait en Poitou, au palais de Chaseneuil où il a laissé la reine alors enceinte, descend sur Pampelune. La jonction des deux corps — dont au témoignage des *Annales de Metz*, "l'Espagne entière trembla" — s'exécute, selon le plan prévu, devant la cité de Saragosse⁽³³⁾. Aucune indication ne nous est donnée sur la marche de l'armée des Pyrénées orientales : il est extrêmement vraisemblable qu'elle ne rencontra nul obstacle, puisqu'al-A'rabi, maître de Gérone et de Barcelone, avait tenu parole ; sans doute par Lérida, elle gagna Saragosse. Charles, pour sa part, avait franchi sur la Garonne la frontière méridionale pour entrer sur le territoire des Gascons, cette *Wasconia* sur laquelle les sources sont étonnamment maigres et dont le chef avait été contraint par Charles en 769 à lui livrer, pour éviter l'invasion franque, le chef des insurgés d'Aquitaine qui s'était réfugié auprès de lui⁽³⁴⁾. Au sud des Pyrénées, la situation n'était guère plus claire : les influences du roi de Galice et d'Asturie, de l'émir de Cordoue et de ses walis de la Marche supérieure, des chefs locaux chrétiens ou convertis à l'Islam s'y entrecroisaient dans un territoire demeuré

33. Il y eut bien deux corps d'armée et non un seul, comme on l'a trop souvent affirmé. *Annales regni Francorum*, a. 778, p. 50 : " Tunc domnus Carolus rex iter peragens partibus Hispaniae per duas vias : una per Pampilonam, per quam ipse supradictus magnus rex perrexit usque Caesaraugustam ; ibique venientes de partibus Burgundiae et Austriae vel Baioariae seu Provinciae et Septimaniae et pars Langobardorum, et conjugentes se ad supradictam civitatem ex utraque parte exercitus "

De même, les *Annales Mettenses priores*, a. 778, p. 66 : " ipse scilicet, cum manu valida, per Aquitaniam pergens... ad Pampilonam urbem pervenit. Pars autem non modica exercitus, de Austria, Burgundia, Bavaria seu Provincia et Langobardia per Septimaniam proficiscentes ad Barcinonam civitatem pervenerunt. His innumerabilibus legionibus tota Hispania contremuit. Conjunxerunt autem se uterque exercitus ad Caesaraugustam, munitissimam urbem "

34. Cette région est l'une de celles qui posent le plus de problèmes non résolus aux historiens du Haut Moyen Âge. C'est, semble-t-il, au VI^e s. que les " Wascons " avaient poussé au nord des Pyrénées vers la Garonne et c'est pour tenter d'endiguer cette expansion que Dagobert avait créé pour son frère Charibert un " sous-royaume " qui servirait de " marche " à l'État franc (629-632). Toutefois, dès la fin du troisième quart du VII^e s. le duc Loup étendait son autorité au-delà de la Garonne et tout le pays paraît sombrer dans l'anarchie : les listes épiscopales mêmes s'arrêtent après le concile de Bordeaux de 673-5 dans tout le sud-ouest du royaume. Au début du VIII^e s. le duc des Gascons Eudes s'est rendu maître de l'Aquitaine, mais il doit lui-même subir la pression des Arabes venus du sud des Pyrénées et il en est vainqueur à Toulouse en 721. Après l'appel fait à Charles Martel pour bloquer une chevauchée arabe plus menaçante que les autres et qui se termine par la célèbre bataille dite de Poitiers en 732, Charles profite de l'occasion pour s'implanter de nouveau en Aquitaine ; à la mort d'Eudes (735), il commence l'investissement de ses " États ". Les successeurs d'Eudes, Hunaud (736), puis Waifre ou Gaifrier (v. 744) sont en butte aux campagnes dévastatrices de Pépin qui en 768, ayant fait assassiner Waifre, reporte la frontière sur la Garonne où des garnisons franques sont établies à La Réole et à Fronsac. Une nouvelle insurrection amène Charlemagne en 769 à faire pression sur le duc des Gascons Loup qui, pour éviter l'invasion franque, est contraint de livrer le duc rebelle qui s'était enfui auprès de lui. Sur la Gascogne même, à cette époque les sources écrites sont pratiquement inexistantes. C'est donc avec impatience qu'est attendue la publication de la thèse de M. Rouche sur l'Aquitaine mérovingienne.

païen ou médiocrement christianisé⁽³⁵⁾. Pampelune n'est-elle pas qualifiée de *Navarrorum oppidum* par les *Annales d'Eginhard*, bien informées, mais de *terram Galliciam* par les *Annales Petaviani*,⁽³⁶⁾ également assez bien renseignées puisque ce sont les seules à indiquer avec le nom d'Abû Tawr les cités gouvernées par les interlocuteurs de Charlemagne ? ; " terre des Wascons " ou " terre des Francs " disent indistinctement les sources arabes⁽³⁷⁾. La région voisine, l'Alava, était elle-même parcourue alternativement depuis 750 par les courses du roi de Galice et par les razzias de l'émir.

Tel est le guépier dans lequel s'engage Charlemagne, avec l'assurance que lui a donnée l'humiliation du duc Loup en 769 et, disons-le beaucoup d'imprudente suffisance, comme le montrera le retour. Toutefois aucun incident⁽³⁸⁾ ne semble avoir marqué la descente de la puissante armée franque qui franchit le col pyrénéen⁽³⁹⁾ pour arriver, comme prévu, à Pampelune ; c'est certainement par une confusion facheuse avec le retour que certaines annales parlent d'une " conquête " de Pampelune par Charles.

Il y fut accueilli par son visiteur de Paderborn, Sulayman al-A'rabi et par le *rex Sarracenorum* Abû Tawr, de Huesca. Ils reconurent de nouveau son autorité sur les territoires qu'ils gouvernaient. Selon les conventions et d'ailleurs conformément à l'usage universel, tant des Musulmans que des Francs, des otages furent remis à Charles en garantie de l'exécution des promesses. D'après un groupe d'annales, celles de Lorsch et de Moissac notamment,

35. Cf. Justo PEREZ DE URBÉL, O. S. B., *Lo viejo y lo nuevo sobre el origen del reino de Pamplona*, dans *Al-Andalus*, XIX, 1954, p. 1-22. Pampelune aurait déjà capitulé devant les Arabes en 718 (dès 714, selon Lévy-Provençal) ; en tout cas, elle était conquise par eux en 722 et c'est là que le gouverneur d'Espagne 'Abd-el-Rahmán concentra son armée dans l'été de 732 pour l'expédition qui devait aboutir au désastre de Poitiers. Elle était tenue en 733 par le wâli 'Abd al-Malik ibn Qatân al-Fihri, puis par Uba ibn al-Hadjdjadj (734-738). Sans doute se libéra-t-elle, avec l'appui du roi des Asturies à la faveur de la rébellion des Berbères de 740, mais le gouverneur Yûsuf al-Fihri s'y rendit en 755 pour réprimer une révolte des Wascons.

36. " primo Pompelonem, Navarrorum oppidum, adgressus in deditionem accepit " (*Annales Einhardi*, a. 778, p. 51) ; " domnus rex Karolus cum magno exercitu venit in terram Galliciam et adquisivit civitatem Pampalona " (*Annales Petaviani*, a. 778, éd. G. H. PERTZ, *M.G.H.*, SS, in fol. I, p. 16).

37. Cf. *infra*, p. 20-21

38. Il n'y eut certainement pas recours à la force (cf. *supra*, note 33). C'est certainement par confusion avec l'incident du retour que, brèves et vraisemblablement mal informées, les *Annales Laureshamenses* emploient le mot *conquesivit* que reprennent les annales en relation avec elles (*Chronicon Moissiacense* et *Annales Anianenses*) ; cf. *infra*, note 40. C'était également l'opinion de R. Menéndez Pidal, p. 198 n.2, et de R. d'Abadal, *op. cit.*, p. 53 n.18.

39. On a discuté l'identification de ce col, à mes yeux sans raison : Charles, venant du Poitou et se rendant à Pampelune, est évidemment passé par la voie romaine, dont nous reparlerons à propos de la route du retour (*infra*, p. 21-23) ; l'autre corps, passant par la Septimanie pour aller à Barcelone, a franchi le Perthus. Laissons donc de côté les hypothèses de Mme Rita Lejeune pour qui le *jugum Pyrenei* ne pourrait désigner que les Pyrénées orientales, de Robert Fawtier qui tenait pour le col de Velate et de ceux pour qui Charles serait descendu par le Somport : en de tels cas, le passage par Pampelune avant de gagner Saragosse ne s'imposait nullement.

Abû Tawr remit à Charles son frère et son fils⁽⁴⁰⁾. Il est vraisemblable que son frère était Fortun ibn Kasî, dont le fils le muwallad Mûsa devait plus tard, en 788-789, reprendre Tortose sur le fils d'al-Husayn al-Ansârî — celui qui précisément fera échouer l'expédition de Charlemagne — et reconquérir Saragosse entrée en dissidence, et dont le petit-fils al-Mutarrif, alors maître de Pampelune, y sera assassiné par les Navarrais en 799⁽⁴¹⁾.

Les réactions arabes et la remise de Tha'laba à Charlemagne.

La venue à Pampelune d'al-A'râbî est confirmée par les sources arabes qui, en outre, font un récit extrêmement important des incidents qui entre temps s'étaient passés dans le nord de l'Espagne et avaient profondément changé la situation des forces en présence. Disons d'abord que les sources arabes ignorent toutes le voyage d'al-A'râbî à Paderborn, elles ne connaissent que sa venue à Pampelune. De plus, et c'est ce qui complique le récit, toutes, issues sans doute d'une source fautive, placent l'expédition de Charlemagne dans l'année de l'Hégire 164, soit 780-781, ce qui est évidemment faux : car si une chose est sûre, c'est que la campagne eut bien lieu en 778 ; connaissant l'itinéraire royal, on ne peut la placer en une autre année. Toutefois Ibn al-Athîr, utilisant deux sources distinctes, raconte successivement le même événement deux fois (ce qui n'est pas rare non plus chez les annalistes occidentaux), une fois en H. 157 (773-774) et une autre en H. 164 (780-781).

Il n'est cependant pas difficile de reconstituer la chaîne des événements⁽⁴²⁾. Quand il eut appris le soulèvement de Sulayman al-A'râbî, et de al-Husayn al-Ansârî, l'émir Abd al-Rahmân envoya contre eux une forte armée commandée par un certain Tha'laba ibn 'Ubayd al-Djudhami. Celui-ci s'établit vers Tarazona, puis s'installa sous les murs de Saragosse. Au bout de quelques jours, Sulayman fit par surprise une sortie et réussit à s'emparer de lui dans sa propre tente, et l'armée de l'émir se dispersa.

40. *Annales Laureshamenses* (éd. M. G. H., SS in fol., I, p. 31) : "Fuit rex Carlus in Spania cum exercitu, et conquistavit civitatem Pampalonam, et Habitauros, Saracinatorum rex, venit ad eum et tradidit civitates quas habuit et dedit ei obsides fratrem suum et filium". — D'où *Annales Hildsheimensis* (éd. G. WAITZ, M. G. H. ad usum schol., § 11, p. 13) et le *Chronicon Moissiacense* (éd. G. H. PERTZ, M. G. H., SS. in fol., I, p. 296) : "Karolus contra Sarracenos Pampalonam civitatem capit. Abitaurus, Sarracenorum rex, dedit obsides fratrem suum et filium, reddidit civitates quas tenebat. Inde profiscitur ad Caesaraugustam". Cf. *Annales Petaviani*, op. cit., p. 16 : "et adquisivit civitatem Pampalona ; deinde accepit obsides in Hispania de civitatibus Abitauri atque Ebilarbii, quorum vocabulum est Osca et Barzelona (add. : necnon et Gerunda)...".

Il est évident, d'après cette source, (et au surplus logique) que les otages, garantissant l'obéissance des places, furent remis dès l'arrivée à Pampelune et non pas à Saragosse, comme le laissent entendre les *Annales royales*, celles d'Eginhard et les *Annales Mettenses* qui placent cet événement après la jonction des deux armées à Saragosse.

41. Cf. *supra*, note 22, et SANCHEZ ALBORNOZ, *La auténtica batalla de Clavijo*, op. cit., p. 98-100.

42. Nous renvoyons une fois pour toutes aux sources citées ci-dessus note 4.

Sulayman s'empressa d'envoyer son prisonnier à Charlemagne à titre de gage de remise de la cité. Étant donné l'imprécision chronologique des sources arabes et l'ignorance où elles sont du voyage de Paderborn, il n'est pas aisé de déterminer à quel moment se produisit ce premier siège de Saragosse et la capture du capitaine omeyyade. Certains, dont Lévi-Provençal⁽⁴³⁾, ont pensé que cela s'était passé dans l'ordre suivant : refus de Sulayman de participer au soulèvement d'al-Siklabi, d'où par sentiment de son importance soulèvement de Sulayman lui-même, envoi à Saragosse de l'armée omeyyade et capture de Tha'laba, remise de celui-ci à Charlemagne par Sulayman lui-même à Paderborn. Cela est fort peu vraisemblable. D'ailleurs le plus ancien texte qui soit parvenu, l'*Akhbâr madjmû'a*⁽⁴⁴⁾, compilé vers 830, dit simplement : "Al-A'râbî envoya le prisonnier à Qarlo et Qarlo, lorsqu'il l'eut en son pouvoir, voulut pour cette raison prendre possession de Saragosse". Al-'Udhri, au XI^e siècle, se borne à écrire : "Il le fit prisonnier et le remit au roi des Francs"⁽⁴⁵⁾. Quant à Ibn al-Athîr, il simplifie toute la campagne de Charlemagne, qu'il résume ainsi : "Sulayman eut recours à Qarlo, roi des Francs, auquel il promit de livrer la ville et Tha'laba. Mais lorsqu'il vint auprès de lui, il ne put lui remettre que Tha'laba. Qarlo le reçut et rentra dans son pays, pensant qu'il obtiendrait pour lui une rançon considérable"⁽⁴⁶⁾. Compilant son ouvrage au XIV^e siècle, Ibn Kaldun s'éloigne encore plus des événements : "Tha'laba... tomba au pouvoir de Sulayman. Celui-ci demanda de l'aide au roi des Francs, lequel arriva à son secours, faisant lever le siège qui opprimait Sulayman, lequel lui remit Tha'laba"⁽⁴⁷⁾.

Cette dernière version est certainement controuvée, car quand Charlemagne arriva à Saragosse, par Tudèle et la vallée de l'Ebre⁽⁴⁸⁾, le siège "n'opprimait" plus Sulayman, et celui-ci n'était pas dans la ville mais hors de celle-ci.

Le retournement de Saragosse et la retraite de Charles.

L'associé de Sulayman al-Husayn, l'avait en effet "doublé" : pendant qu'il allait remettre le précieux prisonnier à Charlemagne, l'autre s'enfermait dans la ville et se refusait désormais à la livrer. C'est la première des deux versions d'al-Athîr et elle a pour elle toutes les apparences de la vraisemblance : "Sulayman... avait fait venir Qarlo, roi des Francs, jusqu'au territoire des Musulmans,

43. LÉVI-PROVENÇAL, op. cit., p. 87-88.

44. *Akhbâr Madjmû'a*, p. 112-113, trad. p. 103-105.

45. Al-'Udhri, § 12, p. 16.

46. Ibn al-Athîr (2^e version), p. 128-129.

47. Ibn Khaldûn, p. 152.

48. *Annales Einhardi*, a. 778, p. 51 : "Inde Hiberum annem vado (traiciens, Caesaraugustam... accessit".

dans l'al-Andalus ; il vint à sa rencontre sur sa route, l'accompagnant jusqu'à Saragosse, mais il fut devancé par al-Husayn... qui se fortifia dans la ville ¹⁴⁹.

Il fallait donc que Charlemagne s'emparât de la cité de vive force. Or il s'agissait d'une cité considérable, bien fortifiée : quand l'émir voudra en venir à bout, il devra concentrer contre ses remparts une impressionnante artillerie de siège. Ce n'était certainement pas dans les possibilités de Charlemagne, il préféra renoncer à la poursuite de l'expédition, redoutant une autre trahison de la part de ses alliés arabes. C'est ce qu'affirme Ibn al-Athîr : " Qarlo, roi des Francs, conçut des soupçons à l'égard de Sulayman et il s'empara de lui, l'emmenant dans son pays ¹⁵⁰. En réalité, deux événements de très grave importance contraignaient Charles à une retraite aussi rapide que possible ^{150bis}. D'abord, dès que les Saxons se furent rendu compte qu'ils n'avaient plus devant eux que quelques groupes armés, ils les attaquèrent vigoureusement, percèrent les lignes franques et se répandirent jusqu'au Rhin, détruisant tout au cours de leur raid ¹⁵¹. Certes les Annales royales prétendent que ce n'est qu'à Auxerre, après son retour, que Charlemagne apprit la nouvelle, donc au mois de septembre. Cela est vraisemblable : si, comme il y a tout lieu de le penser, l'attaque saxonne a commencé dès le mois de mai ¹⁵², Charles en aura été averti quand il se sera trouvé devant Saragosse, donc en juillet, même si ce n'est qu'à Auxerre qu'il obtint confirmation de l'étendue réelle du désastre. L'autre cause du repli est que l'émir ne pouvait rester sans réaction et laisser toute la Marche supérieure aux mains des rebelles et de l'ennemi : il rassemble une grande armée et fonce vers le Nord. Sans doute les historiens ont unanimement attribué à l'année 781 l'offensive d'Abd al-Rahmân, mais c'est que toutes les sources arabes

49. Ibn al-Athîr (1^{re} version), p. 123.

50. *Ibid.*, p. 124.

50bis. Un troisième motif a été avancé par Réginon (qui écrivait plus d'un siècle après l'événement), un *immensum pondus auri* (éd. M. G. H. in usum schol., p.52) par lequel aurait été achetée la retraite de Charles ; cf. *infra*, p.42

51. *Annales Mettenses priores*, a. 778, p. 67 : " Cum audissent autem Saxones quod exercitus Francorum in Hispaniam perrexisset, persuadente perfido Witicino et sociis ejus... in fines Francorum iruperunt juxta Hrenum fluvium vastantes, multas ecclesias incendentes, plurimamque scelerata comiserunt ". Texte analogue dans les *Annales regni Francorum*, a. 778, p. 52, qui ajoute : " et nuntiatum est hoc domno regi Carolo ad Autosiodorum civitatem. Tunc praedictus domnus rex mittens scaram Franciscam ut sub velocitate festinaret ad resistendos supradictos Saxones, sed illis rebelles ad Renum usque Diucium pervenerunt, tunc praedantes secus Renum... ". Les *Annales Einhardi* (a. 778, p. 53) précisent : " quicquid a Diutia civitate usque ad fluentia Mosellae vicorum villarumque fuit, ferro et igni depopulati sunt ".

52. Les *Annales* concordent, en effet, pour dire que l'insurrection commença quand les Saxons eurent appris que l'armée franque gagnait (ou avait gagné ?) l'Espagne (" in Hispaniam perrexisset ") ou bien que " Charles et les Francs se trouvaient au loin en Espagne " : il est vraisemblable que Charles n'en ait été averti qu'à l'automne à Auxerre. Le *Chronicon Moissiacense* qui reproduit à peu près le texte des autres sources, précise que la nouvelle du désastre Saxon parvint à Charles en Espagne : " Pervenit nuntius ad Karolum regem ad huc in Hispania degentem quo audito etc. " (*op. cit.*, p. 296).

avaient elles-mêmes placé à cette date la venue de Charlemagne. Il importe évidemment de mettre en relation les deux opérations, l'une succédant à l'autre d'après toutes les sources ¹⁵³.

Sulayman otage de Charles et son enlèvement par ses fils

Faisant donc retraite et s'assurant de la personne de l'allié qu'il lâchait ¹⁵⁴, afin de ne point subir les effets d'un retournement de sa part — retournement qui sera d'ailleurs effectif quelques semaines plus tard — Charlemagne retourne vers Pampelune. Un incident se produit alors, au témoignage d'Ibn al-Athîr, mais aucune allusion n'y est faite dans les sources latines. Les deux fils d'al-Arâbi, Matruh et 'Aysun, attaquent avec leurs propres troupes l'armée en retraite et délivrent leur père avec qui ils rentrent à Saragosse ¹⁵⁵. L'épisode est très connu, car on y a souvent vu la preuve de la collusion entre Sarrazins et Basques et on a confondu cet incident avec l'affaire de Roncevaux. C'est, en particulier la position de Lévi-Provençal : " aux bandes vasconnes qui attaquèrent les files de soldats de Charlemagne dans le défilé, écrit-il, se joignirent des bandes musulmanes. Leur but n'était pas seulement de piller le riche convoi de l'armée en retraite, mais aussi de libérer le prisonnier musulman du roi, ibn al-A'râbi ¹⁵⁶. Cette opinion a été également adoptée par Menéndez-Pidal. Il s'agit là, on le sent bien, d'un point fondamental : si al-Arâbi n'a été libéré qu'à Roncevaux, cette embuscade fameuse a été le fait des Sarrazins tout autant que des Basques et par conséquent la Chanson de Roland se trouve réhabilitée dans son historicité. Ce n'était point là, pourtant, l'opinion de Ramón d'Abadal et, conduit par un faisceau d'arguments, cette fois je la partage pleinement.

1. Le texte arabe dit : " lorsque Charles sorti du territoire des Musulmans se crut en sûreté, il fut attaqué par Matruh et 'Aysun,... avec leurs troupes et ceux-ci délivrèrent leur père avec

53. L'Akhbâr madjmû'a, p.103-105, mentionne, aussitôt après l'échec de Charles devant Saragosse, qu'" alors l'émir se mit en campagne contre Saragosse ". — Al-Udhri signale la remise de Tha'laba au roi des Francs et enchaîne : " Inam Abd al-Rahmân se disposa alors à entreprendre une expédition contre lui " (§ 12, p. 16). — Ibn al-Athîr, p. 129-130, après avoir mentionné l'échec de Charles, précise : " Donc en cette année 164 'Abd al-Rahmân marcha sur Saragosse, après avoir réparti ses fils dans les diverses parties du royaume avec mission d'écraser les insoumis et d'opérer leur jonction à Saragosse où lui-même les précédait ".

54. *Annales Laureshamenses*, a. 778, p. 31 : " ad Caesaris Augusta, et ibi venit ad eum Abinlarbi, alter rex Sarracenorum, quem et fecit adducere in Francia " ;

— *Annales Laureshamenses minores*, a. 779, p. 118, et *Annales Hildesheimenses*, a. 778, p. 13 : " adducit secum Ibinlarbi, regem Sarracenorum " ; — *Annales Petaviani*, a. 778, p. 16 : " et ipsum Ebilardium victum duxit in Franciam ".

55. Ibn al-Athîr, p. 124 : " Qarlo, roi des Francs, conçut des soupçons à l'égard de Sulayman et il s'empara de lui, l'emmenant dans son pays. Mais lorsque, sorti du territoire des Musulmans, il se croyait en sécurité, il fut attaqué par Matruh et 'Aysun, les deux fils de Sulayman avec leurs troupes et ils délivrèrent leur père avec lequel ils rentrèrent à Saragosse, se ralliant au parti de al-Husayn et se concertant avec lui pour désobéir à Abd-al-Rahmân ".

56. LÉVI-PROVENÇAL, p. 89.

57. MENÉNDEZ-PIDAL, p. 205 et s. (" conjonction des Basques et des Musulmans ") et p. 210, où il imagine qu'à Roncevaux devait se trouver dans l'arrière-garde les *impedimenta* et notamment le prisonnier Sulayman et les otages qui avaient été remis à Charles à son arrivée à Pampelune : " la collaboration des agresseurs chrétiens et musulmans était nécessaire " et, en particulier avec les hommes des fils de Sulayman.

qui ils rentrèrent à Saragosse". On est donc en droit de penser que dès qu'il eut quitté le territoire de Saragosse et franchi l'Ebre aux environs de Tudèle pour regagner la Navarre chrétienne, Charlemagne pouvait s'estimer en sécurité. Il est inutile d'imaginer que l'armée franque dût s'avancer de près de 250 km pour concevoir qu'une attaque devint impossible : les érudits auraient intérêt à travailler dans le concret, sur le terrain ou sur la carte, et à ne pas se contenter d'une réflexion théorique à leur bureau. Il est logique de placer le coup de main des amis d'al-A'râbi à la hauteur du rio Aragón. D'ailleurs dans son opération de représaille, l'émir 'Abd-al-Rahmân poussera expressément jusqu'à Pampelune et Calahorra en territoire asturo-navarrais⁽⁵⁸⁾, indice que dans ces régions les Francs pouvaient s'estimer en sécurité.

2. Levi-Provençal et Menéndez Pidal partent du postulat que les otages — tous les otages, ceux remis au début de la campagne aussi bien qu'al-A'râbi prisonnier — auraient pris place avec les bagages dans l'arrière-garde. On n'en parle plus par la suite et ils en concluent que tous ont été libérés quand l'arrière-garde fut attaquée à Roncevaux et que les bagages furent pillés. Mais si l'on considère que les otages sont les garants de la sécurité de l'armée, il est évident qu'on ne les met pas dans une arrière-garde toujours menacée d'un coup de main de l'adversaire, mais bien au contraire en lieu sûr avec le gros de l'armée.

3. Il est inexact de dire que tous les otages auraient été délivrés au passage de Roncevaux. Tha'laba, en effet, fut ramené en France. Ibn-al-Athîr l'atteste⁽⁵⁹⁾ or c'est cette même source qui conte l'enlèvement de Sulayman et on ne saurait la récuser sur ce seul point — et il ajoute : " 'Abd al-Rahmân s'en désintéressa quelque temps jusqu'au moment où il décida d'envoyer quelqu'un le demander aux Francs qui le mirent en liberté". Cette négociation est d'ailleurs mentionnée sous une autre forme par al-Makkârî qui, comme nous le verrons plus loin, en a attribué l'initiative à Charlemagne⁽⁶⁰⁾.

4. Et ceci est l'argument décisif. On peut se demander s'il y a bien eu réellement un coup de main des fils d'al-A'râbi pour libérer leur père ou si son "enlèvement" par Charlemagne n'aurait pas été un coup monté en plein accord avec lui pour le dédouaner

58. Akhbâr madjmû'a, p.105 : " l'émir s'en fut dévaster Pampelune et Calahorra, se tourna ensuite contre le pays des Wascons et la Cerdagne...". — Ibn al-Athîr, p. 129 : " Abd al-Rahmân... alla porter la guerre chez les Francs, où il fit des conquêtes et d'où il ramena du butin et des captifs : il alla à Calahorra, " cf. infra, p. 20-21. De même après l'expédition de l'émir à Saragosse Ibn Khaldûn (p. 152) ajoute : " Ensuite 'Abd al-Rahman fit campagne dans les terres des Francs et des Wascons et contre les rois qui se trouvaient au delà d'eux, puis il retourna dans son pays ".

59. Ibn al-Athîr, p. 129 : " Qarlo retourna dans ses États avec Tha'laba dont il s'imaginait tirer une rançon considérable ".

60. Cf. infra, p. 44-45.

aux yeux des Musulmans, En effet, al-A'râbi et ses fils n'ont rien de plus pressé que de retourner à Saragosse, dans cette ville même que tient son ex-allié al-Hosayn et que Charlemagne n'avait pu forcer, et d'y conclure avec ce même al-Hosayn une nouvelle entente contre l'émir. Celui-ci ne fut pas dupe et ne pardonna pas la trahison : en approchant de Saragosse avec son armée, il envoya par écrit à Hosayn l'ordre d'assassiner al-A'râbi contre la promesse de lui conférer la charge de wali de la cité. L'assassinat intervint un vendredi, dans la grande mosquée et, de fait, al-Hosayn devint wali⁽⁶¹⁾. Mais, détail essentiel : à l'approche de l'émir, le fils d'al-A'râbi, 'Aysun, s'empressa de s'enfuir en territoire franc, à Narbonne, d'où à la nouvelle du meurtre de son père, il revint à Saragosse le venger en attirant dans un guet-apens l'auteur du crime⁽⁶²⁾.

Imagine-t-on un seul instant que si 'Aysun avait été l'instigateur de l'affaire de Roncevaux, comme on l'a cru, il aurait été dès le mois suivant, se réfugier chez les Francs ? La réponse est évidente et la conséquence va de soi : il importe de façon essentielle de ne pas confondre le coup de main — réel ou fictif — pour la libération de Sulayman al-A'râbi et l'affaire de Roncevaux. Comme cet argument est le seul qui ait été mis en avant pour soutenir une conjonction entre Gascons et Arabes dans cette affaire, il n'y a aucunement lieu de voir dans Roncevaux ni de près ni de loin une affaire arabe⁽⁶³⁾.

La question de Pampelune et la Navarre " terre des Francs " après la retraite de Charles.

Mais reprenons la retraite de Charlemagne. Il semble qu'un combat ait eu lieu pour la possession de Pampelune, si l'on en croit les Annales de Metz : *Pampilona firmissima civitate capta et destructa*, ce qu'abrègent les Annales royales : *Pampilona destructa*. Mais si l'on en croit les Annales d'Eginhard, les plus développées et

61. Akhbâr madjmû'a, p. 103-105 : " L'émir se mit alors en campagne contre Saragosse... Avant que l'émir arrive à Saragosse, al-Husayn al-Ansarî attaqua al-A'râbi un vendredi dans la grande mosquée et le fit tuer, demeurant seul maître du commandement " : — al-'Udhri, § 12 : L'imam Abd al-Rahmân se disposa à entreprendre une expédition... Mais Husayn ibn Yahyâ s'éleva contre Sulayman, il lui donna la mort et se rendit maître de Saragosse ; — § 13 : Husayn ibn Yahyâ al-Ansarî... On lui donna l'ordre écrit d'assassiner Sulayman. Il accomplit l'ordre, sous la promesse qu'il serait nommé wali de Saragosse. Il accomplit l'ordre et l'imam Abd al-Rahmân, qui vint à Saragosse quand Husayn se fut rendu maître de la cité, confirma cette nomination et prit son fils en otage ".

62. Akhbâr madjmû'a : " 'Aysun, fils de la victime, qui avait fui à Narbonne dès qu'il sut l'arrivée de l'émir à Saragosse, s'en revint dans cette ville... il partit à la rencontre de l'assassin ", d'où le récit de la vengeance qu'il accomplit sur sa personne.

63. Ajoutons que dix ans plus tard, le second fils d'al-A'râbi, Matrûh, nommé wali de Barcelone et de Gérone, se souleva à son tour contre l'émir Hisham I^{er} : il semble bien qu'à son tour il fit appel aux Francs en se proposant de leur remettre ces villes, puis lui-même s'empara de Saragosse et de Huesca. Il fut finalement liquidé, mais comme par hasard son vainqueur poursuivit sa campagne en s'avancant " dans le pays des Francs " et en Alava. Il y a une évidente connivence avec les Francs dans la politique de cette famille : cf. Ibn al-Athîr, p.142-143 : al-'Udhri, § 24-26, p. 21-26.

les plus précises, il pourrait s'agir de toute autre chose : " il retourna à Pampelune, disent-elles, dont il détruisit les murs jusqu'au sol pour qu'elle ne puisse se rebeller " (64). Il pourrait donc s'agir d'une mesure préventive destinée à empêcher que la cité pût servir à une armée venant opérer sur ses arrières ou encore pour que, en cas de nouvelle expédition franque au-delà des Pyrénées, cette place-forte ne fit point obstacle à sa pénétration. De toute façon et même s'il ne s'agit que du geste de dépit d'un soldat en colère, cela dénote une crainte manifeste quant à la stabilité de la région. Mais il ne faut pas oublier que Pampelune avait été la base de départ de l'armée sarrazine lors de sa grande chevauchée de 732. De plus, les campagnes n'étant nullement islamisées et guère sûres, c'étaient sur les villes Barcelone, Gérone, Huesca, Saragosse, Pampelune, en tant que places fortes, que pouvaient s'appuyer les Musulmans.

Il y a surtout dans les sources franques une phrase que tous les auteurs ont jusqu'ici considérée comme un mensonge éhonté pour couvrir la réalité de la défaite : *Hispanis Wasconibus et Nabaris subjugatis, victor in patriam reversus est* (65), ou bien *Hispani-Wascones subjugatos etiam et Nabarros, reversus in partibus Franciae* (66) ; " Les Hispano-Gascons soumis ainsi que les Navarrais, il retourna en France ". C'est que, obnubilés par le désastre de Roncevaux, les historiens se sont tout naturellement refusés à admettre qu'une telle affirmation pût contenir une part de vérité. Je crois pourtant qu'elle est loin d'être entièrement contournée. En effet, lorsque Ibn al-Athîr fait le récit des opérations menées par l'émir 'Abd al-Rahmân pour pacifier le nord de l'al-Andalus après la retraite de Charlemagne et la fin de la rébellion de Saragosse, il écrit : " il alla porter la guerre chez les Francs où il fit des conquêtes et d'où il ramena des captifs et du butin. Il alla à Calahorra, prit la ville de " Fekira " (Viguera ?) " et démantela les forts de cette région ; il pénétra dans le pays gascon, assiégea et prit la forteresse de Mathmun el-Akra ; il marcha ensuite contre Maldouthoun (Codera lit : Balduinus) ben At'lal dont il assiégea le château-fort ; il en poursuivit les habitants qui s'étaient réfugiés dans les montagnes, les dompta de vive force, puis rentra à Cordoue après avoir ruiné cette forteresse " (67). Pour être moins développées, les indications de l'*Akhbâr madjmû'a* sont aussi nettes : " L'émir s'en fut dévaster Pampelune et Calahorra, se tourna ensuite contre le

64. *Annales Einhardi*, a. 778, p. 51 : " Pompelonem revertitur, cujus muros -- ne rebellare possent -- ad solum usque destruxit ".

65. *Annales Mettenses priores*, a. 778, p. 67.

66. *Annales regni Francorum*, a. 778, p. 50.

67. Ibn al-Athîr, p. 129-130 ; cf. Fr. CODERA, *Estudios críticos...*, op. cit., p. 143. -- Il s'agit de Calahorra et non de Collioure, comme l'ont cru certains historiens, et sans doute de Viguera et non de Figueras.

pays des Wascons et la Cerdagne et conquiert le pays d'Ibn Belascot dont il prit le fils en otage, lui concédant la paix moyennant l'obligation de payer le tribut personnel " (68). Plus tard, en 791, après la soumission de Matruh, il est dit qu'Abû Othmân s'avança avec son armée " dans le pays des Francs " avant de marcher sur l'Alava (69) et de même encore en 795 pour l'armée d'Hicham (70). Il semble donc qu'au-delà des Pyrénées une certaine zone, distincte à la fois du royaume de Galice et de l'Alava, de la Cerdagne et du pays des Gascons, était désignée par les Musulmans comme le " pays des Francs " et soumise à leurs razzias. Il est donc possible qu'une certaine allégeance se soit maintenue envers le *regnum Francorum* après la campagne de 778 dans une région cloisonnée, où les chefs locaux, appuyés sur une structure militaire et familiale particulière, devaient jouer un rôle assez contradictoire.

LES VOIES DU RETOUR ET LE SITE DE LA DÉFAITE DE RONCEVAUX.

Les hypothèses sur les voies du retour

A Pampelune, Charlemagne, qui a pu encore hésiter sur l'attitude à prendre, décida définitivement de rebrousser chemin, *regredi statuens*, et entra dans la forêt des Pyrénées, *Pyrinei saltum ingressus est* (71). Pour ce retour, cinq hypothèses principales ont été formulées, toutes par de bons érudits, et l'une d'elles avec trois variantes :

1. Mme Rita Lejeune, traduisant mot à mot, a estimé que le souverain avait effectivement rebroussé chemin et, ayant constaté que dans l'Antiquité l'expression *Pyrinei saltus* s'appliquait techniquement aux Pyrénées orientales, elle s'est refusée à l'évidence et dans un long et brillant mémoire, a tenté de démontrer que Charlemagne était rentré par le Perthus (72).

2. Robert Fawtier, de son côté, reprenant certaines hypothèses antérieures, a proposé de faire passer l'armée franque par la route du Puerto de Velate, du Val de Baztan, du rio Maya et du puerto de Otxondo, laquelle franchit la frontière franco-espagnole actuelle à Dancharia et aboutit, en longeant la Nive, à Bayonne (73).

68. *Akhbâr madjmû'a*, p. 105.

69. Ibn al-Athîr, p. 143.

70. *Ibid.*, p. 150 : A. H. 178 (794-5), après avoir fait le récit de la célèbre expédition menée en Septimanie jusqu'à Narbonne et en Cerdagne l'historien ajoute : " Hicham envoya chez les Francs une armée commandée par 'Abd al-Karîm ibn 'Abd al-Nâh'ya ibn Mughîth, qui razzia la région d'Alava et ramena victorieusement du butin. Il fit aussi marcher une autre armée, commandée par le frère du précédent, 'Abd al-Malik, contre la Galice ; cette expédition eut pour résultat la destruction de la capitale du roi Alphonse et des églises et elle ramena du butin ".

71. *Annales Einhardi*, a. 778, p. 51.

72. Rita LEJEUNE, *Localisation de la défaite de Charlemagne aux Pyrénées en 778*, dans *Coloquios de Roncesvalles*, Zaragoza, 1956, p. 73-103.

73. Robert FAWTIER, *La chanson de Roland*, Paris, 1933, p. 145-150.

Mais si la passe est relativement basse (847 m. au col de Velate, 570 à celui d'Otxondo), le chemin est beaucoup plus long que tous les autres. D'autre part, s'il peut correspondre à quelque piste ancienne, il ne fut véritablement équipé qu'à l'époque contemporaine. Au surplus, il exige de faire de Bayonne un énorme crochet à travers toute la Gascogne apparemment insoumise. "Hypothèse inexistante", a dit Menéndez Pidal, qui s'est attaché à la réfuter de façon convaincante.⁽⁷⁴⁾

3. Plus récemment, M. A. Ubieto Arteta, prenant appui sur des arguments de nature philologique en mettant en relation le *burt Sizaru* des géographes arabes de XII^e siècle et les "ports de Size" de la Chanson de Roland avec l'abbaye de Siresa, a voulu identifier le passage avec la vallée du Hecho dans la province de Huesca et le col de Pau, près du monastère de Siresa⁽⁷⁵⁾. M. José-Maria Lacarra a judicieusement fait justice de cette thèse aventurée.⁽⁷⁶⁾

4. Il n'y a guère, le Dr. Urrutibéhéty a proposé une nouvelle solution⁽⁷⁷⁾. Étudiant les routes des crêtes, il a avec raison insisté sur l'intérêt exceptionnel que présente la forteresse d'Urkulu, formidable tour circulaire de pierre, au sommet d'une falaise rocheuse, à 1419 m. d'altitude, dominant le col d'Arnosteguy (1236 m.) où passe le chemin d'Orbaiceta à Saint-Jean-Pied-de-Port, soit par Saint-Michel, soit en rattrapant à Château-Pignon la voie romaine venue de Roncevaux et du col de Lepoeder, comme le montre la carte de Lopez à la fin du XVIII^e siècle. Cette forteresse, mieux connue depuis la construction de la route goudronnée venant de Saint-Jean par Saint-Michel, a été attribuée par les uns à l'époque romaine, par d'autres aux temps protohistoriques. Il va de soi qu'une étude précise et mieux encore des fouilles s'imposeraient. Le chanoine P. Narbaitz, qui ne considère que comme une hypothèse à ne pas rejeter a priori, l'éventualité d'un combat en ce lieu, adopte une autre solution en écrivant : "Arrogant et narquois, Urkulu a-t-il contemplé la déroute franque ?"⁽⁷⁸⁾ Pourtant, si séduisante qu'elle puisse sembler à première vue, nous ne retiendrons pas cette hypothèse. Car tout d'abord il s'agit depuis Pampelune d'un détour relativement important et nous n'avons nulle indication du passage d'une armée par ce lieu à l'époque historique. Mais surtout, le sol pierreux n'autorise nullement à voir en ces parages une quelconque forêt, a fortiori la forêt profonde dont parle Eginhard. De plus, la tour est visible de

74. MENÉNDEZ PIDAL, p. 218-219.

75. Antonio UBIETO ARTETA, *La derrota de Carlomagno y la Chanson de Roland* dans *Hispania*, 1963, p. 3-28.

76. José-Maria LACARRA, *A propos de la route de Roncevaux et du lieu de la bataille*, dans *Annales du Midi*, 1966, *Hommage à Yves Renouard* p. 377-389.

77. Dr. Cl. URRUTIBÉHÉTY, *Urkulu, les Ports de Cize et Summus Pyreneus* dans *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, 1977, p. 53-108.

78. Pierre NARBAITZ, *Orria ou la bataille de Roncevaux...*, Bayonne, 1978, p. 90.

très loin : une troupe importante d'hommes, éclairée du Sud et de l'Ouest, y aurait vite été repérée. La falaise est d'ailleurs trop élevée pour que les Basques aient dégringolé d'en haut sur la colonne franque (*insuper decursantes*) ? Enfin l'armée royale, passant au pied de la forteresse, aurait été bien impardonnable de ne pas y opérer une reconnaissance ou d'y laisser une garde : d'ailleurs ce serait l'avant-garde, et non pas la queue de la colonne, qui y aurait été interceptée. En revanche, rien n'empêche de voir là un point de concentration des montagnards venus du Nord et demeurant hors d'atteinte des Francs, un admirable mirador pour guetter le passage de l'armée de Charles aux cols de Bentarte et de Lepoeder.

5. Reste la cinquième hypothèse, celle du passage par les approches de Roncevaux, avec trois variantes : a. le col d'Ibañeta et le Valcarlos ; b. la voie romaine menant directement de la plaine de Roncevaux au col de Lepoeder et de Bentarte ; c. un *diverticulum* de celle-ci, faisant, pour des raisons de facilité, le détour par le plan d'Ibañeta et rejoignant la précédente au col de Lepoeder.

Certes aucun texte ne signale expressément le lieu où Charlemagne a franchi les Pyrénées, mais à mes yeux nul doute ne subsiste sur le fait que, venant de Pampelune l'armée franque a pris la voie la plus directe, c'est-à-dire la voie romaine qui rejoignait Saint-Jean-le-Vieux en passant à proximité de Roncevaux et d'Ibañeta et en gagnant les sommets. Sur ce point les recherches de Menéndez Pidal emportent la conviction⁽⁷⁹⁾. Il convient de souligner que, travaillant de façon complètement indépendante par rapport aux conclusions du grand savant espagnol, le chanoine Pierre Narbaitz, est parvenu, grâce à sa parfaite connaissance du terrain, à des résultats pratiquement identiques⁽⁸⁰⁾. Je les considère personnellement comme définitivement acquis.

Le lieu du combat : ses caractéristiques.

En effet, seules les Annales d'Eginhard et surtout la *Vita Karoli* permettent certaines déductions sur le lieu du combat⁽⁸¹⁾. Notons d'abord qu'ici Eginhard ne prend nullement Suétone pour modèle comme il le fait si souvent ailleurs : son récit est original et doit d'autant plus être pris en considération, même si certains traits nous apparaissent, mais dans un contexte différent, comme une

79. MENÉNDEZ PIDAL, p. 217-230.

80. P. NARBAITZ, *op. cit.*, p. 92-105.

81. Il importe de laisser de côté le *Poeta Saxo*, œuvre poétique qui utilise servilement Eginhard en développant l'aspect rhétorique conforme au genre, mais ne peut passer lui-même pour un source directe sur l'événement. Et de même le récit de l'Astronome, biographe de Louis le Pieux qui se borne à paraphraser en l'amplifiant la *Vita Karoli* ou les annales d'Eginhard.

rémminiscence de la défaite des Romains sous les coups d'Ambiorix en 54 dans le *De bello gallico* de César (livre V, § 32-35)⁽⁸²⁾.

Le guet-apens (*insidiae*) avait été organisé au col même (*in ipso Pyrinei jugo*), au plus profond de la forêt (*ex opacitate silvarum quarum ibi maxima est copia*), à un endroit très resserré (*loci et angustiarum situs*), contraignant l'armée à s'étirer en une longue et étroite colonne (*cum agmine longo*), les Basques se tenant au sommet même de la montagne (*in summi montis vertice*), dominant les Francs et leur dégringolant dessus d'en haut en les jetant dans la vallée (*desuper incursantes in subjectam vallem deiciunt*)⁽⁸³⁾.

Une chose est donc certaine : la route, là où elle traverse la forêt, domine la vallée au-dessous ; mais elle est elle-même dominée, bien que de peu, par le sommet d'où les Basques écrasent la colonne franque. Ce fait élimine d'abord, comme lieu du combat, la plaine même de Roncevaux, autour de Burguete (l'ancien " Bourg de Roncevaux "), ce large plateau de 6 km de large dans son plus grand diamètre sur 4 dans le plus étroit, montant légèrement de 900 à 960 m. d'altitude et s'achevant au nord par l'hôpital même de Notre-Dame de Roncevaux au pied de la montagne : peut-être lieu idéal pour des manoeuvres de cavalerie, cela ne répond nullement à la définition requise.

Cela élimine également comme voie de passage la route de Valcarlos, non seulement, évidemment, la route moderne ouverte à son emplacement actuel à la fin du XIX^e siècle, mais aussi le vieux chemin de la vallée, d'Ibañeta vers Saint-Jean-Pied-de-Port par le val de Luzanne (*Luzaide*) puis par celui de la Petite Nive ; ce chemin semble avoir été ouvert au cours du Moyen Age par les religieux de Roncevaux pour la facilité des pèlerins, mais est demeuré longtemps une voie secondaire : s'il passe dans la forêt, on y imagine mal une surprise d'assaillants rejetant d'en haut les soldats francs *in subjectam vallem*.

La voie romaine directe.

Il semble bien évident que l'armée de Charlemagne — comme

82. Les rapprochements entre le texte d'Eginhard et les Commentaires de César (éd. Michel RAMBAUD, *C. Julius Caesar, Bellum Gallicum, liber V*, Paris, P. U. F., 1974, coll. " Erasmus ") sont évidents ; Jacques Fontaine a récemment insisté à ce sujet : *cum agmine longo / longissimo agmine* (31,6) ; *locus ex opacitate silvarum... insidiis ponendis oportunus / conlocatis insidiis bipertito in silvis opportuno atque occulto loco* (32,1) ; — *in subjectam vallem deiciunt / in magnam convallem demississet* (32,2) ; *extremam impedimentorum partem et eis qui, novissimi agminis incidentes subsidio... consertoque cum eis proelio / novissimosque premere... iniquissimo nostris loco proelium committere coeperunt* (32,2) ; *direptis impedimentis / ut impedimenta relinquere* (33,3) ; — *adjuvabat Wascones et levitas armorum et loci situs / levitate armorum... non nihil his noceri posse* (34,4).

83. *Vita Karoli*, § 9, p. 29 ; *Annales Einhardi*, a. 778, p. 51.

celles qui la précédèrent à l'époque mérovingienne et wisigothique et celles qui la suivirent sous le gouvernement de Louis le Pieux — suivit la voie romaine bien connue d'Astorga et Pampelune à Dax et Bordeaux par *Imus Pyrineus* (Saint-Jean-le-Vieux) et par *Carasa* (Garris). Cette route demeura longtemps le moyen normal de pénétration puisque c'est elle qu'emprunta encore le duc d'Albe en 1512 et qu'au XVI^e siècle les Espagnols tentèrent d'en bloquer l'accès du côté français en construisant le Castel Peñon (Château-Pignon)⁽⁸⁴⁾. La voie coupait la plaine de Burguete, atteignait la montagne à un peu moins d'un kilomètre à l'ouest de Roncevaux en grimpant droit sur les dures pentes méridionales du Dón Simón, suivait le plan du sommet sur environ 1 km., escaladait ensuite le Burriaguera, pour parvenir entre ce mont et l'Altoviszcar au col de Lepoeder, à 1434 m. d'altitude, col désigné sur la carte de Lopez au XVIII^e siècle comme " port de Roncevaux ". Contournant ensuite le sommet de cette montagne par l'Est, redescendait légèrement en longeant les monts de Menditxipi et de Changoa et se dirigeait vers le col de Bentarte à 1337 m. De là, elle descendait rapidement sur Château-Pignon (1166 m.) et la Madeleine d'Orisson avant de dégringoler sur Jean-le-Vieux (168 m.).

La section de voie située entre la plaine et le col de Lepoeder montait de 960 m. à 1434 m. — soit près de 500 m. de dénivellation — en 3 km. environ, soit 16 % de pente. L'attaque du Dón Simón (sommet à 1172 m.) se faisait sur un peu plus d'un km. avec une dénivellation d'environ 200 m. soit une pente de plus de 16 % ; puis après un passage à pente faible, la montée sur les pentes de l'Altoviszcar vers le col de Lepoeder, 230 m. de dénivellation, s'opérait en 1100 m., soit plus de 20 %.

Après avoir soigneusement étudié la localisation du combat dit de Roncevaux, Menéndez Pidal estimait qu'il avait eu lieu dans la partie de la voie romaine située sur le versant oriental du Dón Simón et au revers de celui-ci, autrement dit sur les flancs de l'Altoviszcar, peu avant le col de Lepoeder, là où, en pleine forêt, la voie en corniche domine le ravin dit Barranco Urdanchaio⁽⁸⁵⁾.

La branche passant par le col d'Ibañeta.

Il est toutefois extrêmement vraisemblable que dès l'époque romaine, et en tout cas dès le Haut Moyen Age, avait été ouverte une seconde branche de la voie, entre la plaine de Roncevaux et le col de Lepoeder, par le port d'Ibañeta (désigné sur la carte de

84. Cf. Louis COLAS, *La voie romaine de Bordeaux à Astorga dans sa traversée des Pyrénées*, dans *Revue des études anciennes*, XIV, 1912.

85. MENÉNDEZ PIDAL, p. 227-228.

Lopez⁽⁸⁶⁾ comme "port de Valcarlos"), le long des flancs sud-est et sud de l'Altobiscar, avec une pente relativement douce entre Roncevaux et le port lui-même. C'est la voie que suivit en 1813 l'artillerie du maréchal Soult et qui est désignée jusqu'aujourd'hui comme chemin de Napoléon ou de l'artillerie. C'était au Moyen Âge une des deux voies que suivaient les pèlerins de Saint-Jacques, l'autre étant celle du Valcarlos, toutes deux se raccordant précisément à l'actuel port d'Ibañeta, à 1062 m., entre le Guirizu et l'Altobiszcar⁽⁸⁷⁾. En ce lieu il y eut jusque dans la seconde moitié du siècle dernier une humble chapelle qui d'après un texte de 1071, aurait été liée à un monastère dit de Saint-Sauveur d'Ibañeta (*nobile et regale monasterium, nomine S. Salvator de Ibenieta*), celui-ci doit certainement être identifié avec l'hôpital dit en 1174 de Saint-Sauveur du Somport, placé à côté d'une chapelle dite au XII^e siècle de Roland (*hospitalis de Summo Portu quod Sancti Salvatoris et capella Rollandi*) ou encore de Charlemagne (*in verticem montis qui dicitur Ronsasvals, juxta capellam Caroli Magni*). Des fouilles occasionnelles en 1882, puis d'autres menées en 1934 et 1951 y ont révélé la présence, d'une part, d'un autel romain remployé et de monnaies et autres objets antiques (dont des tessons de terre sigillée remontant au 1^{er} siècle et un anneau avec une intaille), et d'autre part, de plusieurs sépultures contenant notamment une monnaie de Charles le Simple (898-922) et des deniers anglais du roi Ethelred II (978-1016). Il est assez vraisemblable qu'une partie au moins de l'importante collection de monnaies romaines (notamment de Constantin et de Postumus) et les trois deniers d'Ethelred conservés dans la bibliothèque du monastère de Roncevaux, proviennent de ces trouvailles.

Ces découvertes, faites dans un secteur très exigu, attestent qu'il y avait bien là dès l'époque romaine un sanctuaire et un lieu de passage qui était encore fréquenté aux IX^e et X^e siècles. De plus, l'établissement d'une route moderne doublant l'ancien chemin, depuis la chapelle actuelle d'Ibañeta en direction du relais de télévision d'Ozanzurrita, ayant provoqué une coupe dans le terrain, j'ai moi-même constaté, à 30 cm. au-dessous du sol actuel, une couche de bois calciné de 1 à 3 cm. d'épaisseur sur plus de 6 m. de longueur, indice certain de l'existence d'un bâtiment qui pourrait être l'ancien refuge-hospice attesté au XII^e par les textes et dès le X^e par les sépultures et les monnaies. Soit dit en passant, une reprise des fouilles, scientifiquement menées en ce lieu où s'attachent tant de souvenirs, s'imposerait.

86. Carte de 1772, reproduite par MENÉNDEZ PIDAL, Pl. III.

87. Voir L. VAZQUEZ DE PARGA, J.-M. LACARRA et J. URÍA, *Las peregrinaciones a Santiago*, t.II, p. 69-81 (avec carte); cf. J.-M. LACARRA, dans *Homenaje a Urquijo*, I, p. 100-103; *Las más antiguas fundaciones monásticas en el paso de Roncesvalles, San-Sebastián, 1942*, E. LAMBERT, *Roncevaux et ses monuments*, dans *Romania*, 1935, p. 17-54; réimp. dans *Études médiévales*, I, 1956, p. 159-187.

88. F. MATEU LLOPIS, *El hallazgo de "pennies" ingleses en Roncesvalles*, dans *Principio de Viana*, XI, 1950, p. 201-210; — dans *Estudios de la Edad Media de la Corona de Aragón*, V, 1952, p. 815 et s. Cf. MENÉNDEZ PIDAL, p. 223-224.

A cette chapelle et au port d'Ibañeta, les pèlerins qui de France se rendaient vers l'Hôpital de Roncevaux et la plaine de Burguete, arrivaient du sommet de la montagne, c'est-à-dire par les cols de Bentarte et de Lepoeder, puisque le Guide du pèlerin de Saint-Jacques⁽⁸⁹⁾ évoque le passage près d'une croix (appelée dans les textes médiévaux "Croix de Charlemagne"⁽⁹⁰⁾) sorte de "Montjoie" placée au sommet du mont dit "le port de Cize", mont si haut que de là on voyait, nous dit-on les terres d'Aragon, de France et de Castille jusqu'à la mer Britanique c'est-à-dire l'Océan. Ce "port de Cize" que le Guide du pèlerin appelle aussi *Porta Yspanie* et que Roger de Hoveden définit expressément en 1178 comme *Portus Sizerae quae nunc Porta Hispaniae dicitur*, ne peut être que le col de Bentarte, l'actuel passage de la frontière franco-espagnole, au pied du pic de Leicar Atheca, ce dernier voulant dire en basque "la porte".

Hypothèse sur le lieu du combat.

Il nous apparaît vraisemblable que l'armée carolingienne a emprunté cette section de voie, en venant du col d'Ibañeta, car elle est plus aisée que le passage par le Don Simón et sa pente n'est que de 12 % au lieu de 16 : l'attaque aurait eu lieu sur les flancs de l'Altobiszcar, peu avant le col de Lepoeder. Là, en effet, sur près de 700 m., le chemin, presque horizontal, borde le précipice du Barranco Urdanchaio, en un à-pic de 3 à 400 m., tandis qu'il est lui-même dominé par la partie supérieure de la montagne. (cf. p. 50 fig. 3-4) Lieu idéal pour une surprise : les montagnards pouvaient d'un coup attaquer toute l'arrière-garde et la faire basculer dans le ravin sans possibilité de défense. La raison pour laquelle Menéndez Pidal a cru devoir écarter cette possibilité est que "le chemin qui passe par Ibañeta suit toujours des hauteurs dépourvues d'arbres"⁽⁹¹⁾. Cela n'est pas exact : sur une partie du parcours, le chemin longe l'actuelle hêtraie dont il forme aujourd'hui la limite, seuls quelques groupes d'arbres enjambant la voie. Mais vu d'en haut, on se rend parfaitement compte que les taches de verdure se réunissaient naguère et qu'un déboisement est intervenu. (cf. p. 49 fig. 2) Mieux encore, ce qui reste de la hêtraie à la hauteur de la voie ne sera bientôt plus qu'un souvenir : pas un seul sion, pas une pousse nouvelle, rien que de très vieux arbres, dont beaucoup ont déjà perdu bien des branches mortes, et même de nombreux arbres morts sont tombés en travers de l'ancien chemin. Rarement peut-on avoir une idée plus nette d'un résidu forestier qui se meurt. Les moutons, le déboi-

89. Jeanne VIELLIARD, *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, 2^e éd., Mâcon, 1943.

90. Cf. la bulle de Pascal II, 1106 : "omnis vallis quae dicitur Cirsia, usque ad Karoli crucem" Chronique de Vézelay (v. 1160), éd. R.B.C. HUYGENS, *Monumenta Vizitiacensia*, in *Corpus christianorum*, cont. mediaevalis, XLII, 1976) p.588 mentionne la limite de la Navarre usque ad Crucem Caroli.

91. MENÉNDEZ PIDAL, p. 227.

sement, les brûlis des sommets, le vent en sont sans doute la cause. Mais si à l'occasion d'un récent glissement de terrain ou d'une tranchée fraîche on examine la coupe du terrain, on se rend compte que la couche de l'humus atteint une certaine épaisseur et que la couverture végétale, à cette place, fut autrefois importante (cf. p. 48, fig. 1).

De plus, au col même de Lepoeder, la voie, qui reste à l'altitude de 1450 m. environ, se détourne brusquement vers le Nord en faisant un grand U, de sorte qu'une troupe ayant passé le col et s'engageant sur cette épingle à cheveu, ne peut avoir aucune vue sur ce qui se passe en arrière, ni même vraisemblablement rien entendre à une époque où la poudre ne parlait pas encore : d'où la légende du cor qui, à vrai dire, n'a absolument rien d'impossible. Il suffisait en tout cas que, par exemple, quelques arbres aient été coupés et couchés en travers de la voie peu avant le col pour rendre le chemin impraticable et le retour en arrière du gros de la troupe fort problématique.

En conclusion, je me décide personnellement pour situer le lieu du combat aux approches du col de Lepoeder, sur les flancs de l'Altobiszcar, en montant d'Ibañeta. Toutefois, en l'absence de preuves formelles autres que la vraisemblance, je pense qu'on ne saurait repousser complètement ni l'hypothèse de Menéndez Pidal : les pentes du Don Simón dans la montée vers le col de Lepoeder ; ni celle du chanoine Narbaitz, qui connaît bien les lieux dont il parle : au-delà du col de Lepoeder, vers le col de Bentarte, proche du " site d'Elizachar... (aujourd'hui lui-même bien modifié) et de la dense forêt de hêtres qui borde la voie au sud de Bentarte, tout au long de Changoa et aussi dans la " vallée profonde " toute prête à accueillir des corps projetés depuis la voie romaine encore presque intacte de nos jours. " (92)

LE COMBAT DE RONCEVAUX ET LES PERTES.

Le combat

En tout cas, le récit du combat par Eginhard est fort vraisemblable⁽⁹³⁾ : une embuscade a été tendue à un endroit approprié ;

92. P. NARBAITZ, *op. cit.*, p. 209.

93. *Vita Karoli*, § 9, p. 29-30 : "...in ipso Pyrenei jugo Wasconiam perfidiam parumper redeundo contigit experiri. Nam cum agmine longo, ut loci et angustiarum situs permittebat, porrectus iret exercitus, Wascones in summi montis vertice positos insidiis — est enim locus ex opacitate silvarum, quarum ibi maxima est copia, insidiis ponendis oportunus — extremam impedimentorum partem et eos qui, novissimi agminis incedentes subsidio, praecedentes tuebantur desuper incursantes in subjectam vallem deiciunt consertoque cum eis proelio usque ad unum omnes interficiunt ac, directis impedimentis, noctis beneficio quae jam instabat protecti, summa cum celeritate in diversa disperguntur. Adjuvabat in hoc facto Wascones et levitas armorum et

les " Wascons " se tiennent en un lieu qui domine le chemin, à travers bois ; leurs armes légères — certainement des javelots, sans doute des flèches et des pierres de fronde, peut-être aussi des blocs de rocher — frappent d'en haut à l'improviste l'arrière-garde des Francs lourdement armés, étirée en un long convoi ; dévalant sur eux, ils les jettent dans le ravin, les tuant " jusqu'au dernier " ou presque (il y a là une variante *plerique* à vrai dire peu significative). Les assaillants font main basse sur les bagages (*impedimenta*), c'est-à-dire à la fois sur le ravitaillement nécessaire à l'armée et le butin ramené de l'expédition et qui était alors inséparable de toute chevauchée. Le tumulte est général dans toute l'armée (*totum exercitum magno tumultu perturbant*) : faire faire marche arrière à tout un convoi sur des kilomètres, en remontant la pente, dans un terrain inconnu et où on combat à l'aveuglette, était une gageure. Certes on voudrait se lancer à la poursuite des assaillants mais ceux-ci se sont littéralement volatilisés à la faveur de la nuit tombante, avec le produit de leur coup de main.

Si l'on évalue, en effet, à un ordre de grandeur de 6 à 8000 hommes l'armée carolingienne, étant donné que le chemin antique est d'environ 2 à 3 m. de large au plus, qu'il est bordé par le précipice et que par conséquent on ne devait guère passer à plus de 2 cavaliers de front et qu'une distance d'environ 3 m. séparait deux cavaliers se suivant, le convoi devait s'allonger sur une dizaine de kilomètres pour le moins. C'est-à-dire que si l'attaque sur l'arrière-garde a bien eu lieu aux alentours du col de Lepoeder, la tête de la colonne avait déjà dépassé la Madeleine d'Orisson ; si l'attaque s'est produite au col de Bentarte, la tête était au moins à Honto ou pas très loin de Saint-Michel, déjà presque aux pieds de la montagne. Comment imaginer dans ces conditions une réaction efficace de cette armée qui doit remonter une pente assez dure ? De plus, si l'on considère la situation de l'arrière-garde — et même si on écarte l'hypothèse tout-à-fait gratuite de l'existence de charrettes que des hommes auraient contribué à tirer et à pousser sur la pente, avec les retards considérables que cela imposerait par rapport à la marche de l'armée — pour ne retenir que la présence de chevaux et de mulets à la file, lourdement chargés et tenus à la main par leurs conducteurs, une attaque exécutée simultanément sur toute la longueur de la section de route où, avant le col de Lepoeder, elle borde le précipice sur 600 m., cela représenterait un maximum de 2 à 300 bêtes de bât, qu'on aura rapidement enlevées après avoir liquidé les

loci in quo res gerebatur situs : econtra Francos et armorum gravitas et loci iniquitas per omnia Wasconibus redditi inopares. In quo proelio Egghardus regiae mensae praepositus, Anshelmas comes palatii et Hruodelandus Brittanici limitis praefectus cum aliis compluribus interficiuntur. Neque hoc factum ad praesens vindicari poterat, quia hostis, re perpetrata, ita dispersus est ut ne fama quidem remaneret ubinam gentium quaeri potuisset. — *Annales Einhardi*, a. 778, p. 51-52 : " In cujus summitate Wascones insidiis collocatis extremum agmen adorti totum exercitum magno tumultu perturbant. Et licet Franci Wasconibus tam armis quam animis praestare viderentur, tamen et iniquitate locorum et genere imparis pugnae interiores effecti sunt. In hoc certamine plerique aulicorum quos rex copiis praefecerat, interfecti sunt, direpta impedimenta et hostis propter notitiam locorum statim in diversa dilapsus est. Cujus vulneris accepti dolor magnam partem rerum feliciter in Hispania gestarum in corde regis obnubilavit "

accompagnateurs et les soldats chargés de les garder, frappés sur un signal par les flèches, les javelots et les frondes. Une troupe de montagnards bien déterminés, entraînés aux coups de main par leurs traditions militaires et les luttes entre vallées et villages, pouvait, même avec un nombre d'hommes restreint, réussir ce coup d'éclat. Si on veut considérer les choses d'une manière concrète, en historien, comment ne pas voir dans l'embuscade de Roncevaux une attaque de "western", admirablement mise au point et réalisée.

On a voulu, ayant certainement en tête la future épopée de la Chanson de Roland, magnifier l'événement, ou plutôt on a reproché à Eginhard d'avoir voulu minimiser "l'incident", mais on ne voit vraiment pas pourquoi, écrivant plus d'un demi-siècle après et n'hésitant pas — tant dans les Annales que dans sa *Vita Karoli* — à évoquer la défaite, il aurait dit autre chose que ce qui fut. On est encore tributaire du jugement dû à la permanente hypercritique de Louis Halphen, sur laquelle en ce cas comme pour le *De ordine Palatii* de Hincmar, on est heureusement revenu aujourd'hui. Ce n'est pas parce qu'Eginhard a adopté Suétone pour modèle qu'il déforme sciemment la réalité historique.

Les pertes : Eggihardus et Anselme.

Le gros de l'armée était certainement passé : Eginhard dit, et on peut le croire, que l'ensemble de l'armée revint sain et sauf : *salve et incolomi exercitu revertitur*. Trop souvent on a faussé le texte par une erreur de traduction : on a dit que "les palatins" furent tués, c'est-à-dire les gens de la Cour, dont on fera les "paladins". Les annales comportent un relatif qu'on oublie de traduire et qui modifie sensiblement le sens : "Furent tués la plupart des palatins à qui le roi avait confié les bagages" (*plurique aulicorum quos rex copiis praefecerat, interfecti sunt*), avec un contre-sens supplémentaire, que Menéndez Pidal a très judicieusement relevé : on a traduit fréquemment *copiae* par troupes et non par bagages. Cette interprétation est d'ailleurs en partie confirmée par Eginhard lui-même quand il nomme les morts. Il en nomme d'abord deux, le "préposé à la table royale" Eggihardus et le comte du Palais Anselme.

Le premier était ce qu'on appelle plus communément "sénéchal", mais qui était loin à cette époque d'être, comme on l'a cru généralement, un chef militaire, voire "le chef d'État-major de l'armée royale" comme on l'a récemment écrit : il n'en sera ainsi que plus tard. Hincmar, dans le *De ordine Palatii*⁹⁴, donne au sénéchal la totale responsabilité de l'approvisionnement de la table du

94. Ed. Maurice PROU, p. 58-60.

roi et de la Cour, exception faite de la boisson et de la nourriture des chevaux qui étaient du ressort du bouteiller et du connétable. Aussi Eginhard n'est-il pas le seul à le désigner en latin comme le *regiae mensae praepositus*, le Moine de Saint-Gall le qualifie de *magister mensae regiae*⁹⁵. Ailleurs Réginon⁹⁶ glose par *princeps coquorum*, "chef des cuisiniers", celui que les Annales royales désignent par *siniscalcus*, ce que cette fois encore Eginhard traduit par "préposé à la table royale"⁹⁷. Cela ne veut cependant pas dire que, le cas échéant, des fonctions importantes, mission ou commandement militaire, ne pouvaient pas lui être conférées comme à tout officier domestique. Mais on comprend plus aisément qu'Eggihardus ait été placé à l'arrière-garde avec les *impedimenta*, le ravitaillement.

Nous avons la chance d'avoir conservé dans un recueil du IX^e siècle son épitaphe en distiques élégiaques. Connue depuis longtemps, ce texte a fait l'objet d'une étude particulière de René Louis⁹⁸ qui, par une interprétation nouvelle, a montré que ce personnage, fils d'un autre de même nom, tirait son origine de Metz, ce qui l'a amené — hypothèse hardie — à suggérer qu'il pouvait être apparenté à la maison carolingienne, elle aussi d'origine messine. Remarquons surtout la description qu'en fait le poète : "un duvet naissant encadrerait peu à peu ses joues colorées ; hélas ! Cette belle jeunesse a péri". Ce duvet naissant nous confirme que, quelles que fussent sa valeur et sa naissance, il ne devait pas occuper une haute fonction militaire.

Cette épitaphe présente aussi l'intérêt qu'elle nous donne la date de sa mort par le fer "à l'époque où Charles foulait aux pieds le sol aride de l'Espagne", le 15 août ; le rapprochement avec la phrase d'Eginhard faisant connaître la mort à Roncevaux du sénéchal permet donc de déterminer la date exacte du combat et, par conséquent, de nous autoriser à célébrer en ces journées le XII^e centenaire de l'événement.

Remarquons aussi au passage que le poète appelle la protection de Saint-Vincent sur la sépulture de son héros. René Louis a estimé qu'il devait s'agir du monastère établi sous ce vocable sous les murs de Metz. Mais il est bien invraisemblable qu'au moment où l'armée devait foncer à travers tout le royaume pour aller colmater sur le Rhin la brèche ouverte par les Saxons, on ait pris soin de transférer à une telle distance la dépouille de ce jeune homme. On

95. Ed. G.-H. PERTZ, *M. G. H.*, SS. in fol., II, lib. II, c. 9, p. 750.

96. *Chronicon*, éd. F. KURZE, *M. G. H. in usum schol.*, p. 55.

97. *Annales Einhardi* a. 786, p. 73 : "regiae mensae praepositus Audulfus".

98. Ed. E. DÜMMLER, *M. G. H., Poetae karolini aevi*, I, I, p. 109 ; cf. MENÉNDEZ PIDAL, p. 214-216, et pl. X11 (fac-similé du ms. Bibl. nat., lat. 4841, fol. 33 v^o). — René LOUIS, *A propos de l'épitaphe métrique d'Eggihard, sénéchal de Charlemagne*, dans *Studi Italo Siciliano* (Firenze, 1966), p. 687-710.

pourrait penser soit à Vincent du Mas-d'Agenais (*Pompeiacum*), soit à Saint-Vincent d'Agen, première cité au sortir de la Gascogne si l'on gagne le Nord-Est, d'autant plus que l'épitaphe suivante dans le recueil porte en marge la mention *monasterium Condomense*, Condom, dans le diocèse d'Agen. Mais il est plus logique de proposer d'y voir le sanctuaire de Saint-Vincent de Dax parce que la voie romaine venue de Pampelune se dirige droit sur Dax, puis sur Bordeaux ; que Roland, selon une tradition admissible, aurait été enseveli à l'étape suivante à Blaye ; qu'à 7 km. après Saint-Jean-le-Vieux commençait le diocèse de Dax ; qu'enfin une addition, de peu postérieure, à un manuscrit de 772 du martyrologue hiéronymien prouve qu'on connaissait à la cour ce saint évêque de Dax. On ne peut toutefois rien affirmer du fait que nous ignorons tout de l'état de christianisation de la Gascogne à cette époque et que toutes les listes épiscopales (y compris Agen) sont désespérément vides pendant au moins deux siècles.

L'autre officier tué à Roncevaux, Anselme, comme comte du Palais, avait la haute main sur l'administration de la Cour et, notamment, dans le domaine judiciaire ; nous possédons d'ailleurs plusieurs documents qui nous le font connaître dans l'exercice de ses fonctions.⁽⁹⁹⁾

Roland.

Si certains manuscrits, qui peuvent correspondre à une première édition de la *Vita Karoli*, se bornent à mentionner ces deux noms,⁽¹⁰⁰⁾ d'autres y joignent celui de " Roland, chargé de la frontière bretonne ", ou, pour reprendre ici le mot d'un bon érudit du siècle dernier,⁽¹⁰¹⁾ " le plus inconnu des hommes illustres, ce Roland devenu célèbre grâce aux poèmes du Moyen Age ". Outre ce titre que nous connaissons par Eginhard — et qui prouve d'ailleurs que Charlemagne pour son expédition d'Espagne n'avait pas hésité à dégarnir, non seulement le front saxon, mais aussi la frontière du côté des Bretons — nous ne savons pas grand chose de lui.

Il y a peu de doute qu'il faille l'identifier, lui chef de marche donc nécessairement comte, avec un des quatre comtes qui, avec

99. Il intervient comme comte du palais dans le jugement original pour l'abbaye de Saint-Denis rendu à Düren le 28 juillet 775, éd. MÜLBACHER *Diplomata Karolinorum*, I, n° 102 ; cf. (BÖHMER-MÜHLBACHER, n° 191) et dans un autre jugement rendu à Sélestat en décembre 775 (*Ibid.*, n° 110 ; cf. BÖHMER-MÜHLBACHER, n° 200 ; parmi les comtes figure " Aginhardus " ; il souscrit le testament de l'abbé Fulrad de Saint-Denis (cf. *infra*, note 104) et en conséquence son nom apparaît dans la fausse confirmation de la donation de Fulrad par Charlemagne.

100. Sur ces deux " versions " de la *Vita Karoli* — qui ont soulevé bien des passions — voir notamment MENÉNDEZ PIDAL, p. 287-289, qui voit dans les manuscrits mentionnant le nom de Roland une deuxième " édition " de l'œuvre d'Eginhard.

101. A. de LONGPÉRIER, *Cent deniers de Pépin, de Carloman et de Charlemagne, découverts près d'Imphy en Nivernais*, dans *Revue numismatique*, n. s., III, 1858, p. 256

cinq vassaux royaux, garnissaient le tribunal du palais à Herstal au printemps de 772 et qui durent trancher un litige relatif à l'abbaye de Lorsch⁽¹⁰²⁾. Or c'est à Herstal que fut décidée la campagne contre la Saxe et c'est là aussi que le souverain revint après cette expédition où fut détruit l'Irminsul : il n'y a donc pas à douter que Roland — cité le deuxième parmi les comtes — participa à la décision et prit part à la campagne.

On connaît de lui, d'autre part, trois monnaies frappées au nom de Charles et au sien propre (ROD/LAN), deux trouvées dans un trésor du Nivernais à Imphy et une dans le fameux trésor d'Ilanz en Suisse, dans les Grisons, à près de 30 km. au Sud-ouest de Coire⁽¹⁰³⁾. Certes les monnaies ont pour fonction de circuler : on peut pourtant hésiter à voir, comme on le fait généralement, une monnaie que Roland aurait frappé dans sa " marche de Bretagne ", voire comme on l'a dit non sans hardiesse, une pièce frappée pour les besoins de ses paiements aux contingents militaires " bretons ". Il est beaucoup plus vraisemblable que Roland a dû exercer quelque commandement dans l'est du royaume avant d'être placé à la tête de la marche établie contre les Bretons. Le commandement devait être important, car rares sont les monnaies comportant le nom d'un officier royal au début du règne de Charlemagne. C'est, en tout cas, tout ce qu'on peut dire de Roland avant Roncevaux⁽¹⁰⁴⁾.

On s'est beaucoup préoccupé, dans ces dernières années, de la naissance et des origines de Roland. Une hypothèse a même été soutenue, appuyée sur des arguments tirés non des documents historiques mais de certaines versions de la *Chanson de Roland* et surtout d'œuvres tardives ou remaniées tardivement, le *Ronsasvals* et le *Tristan de Nanteuil* : elle ferait de Roland le fruit des amours incestueuses de Charlemagne avec sa propre soeur. Déjà la *Karломанус*

102. Ed. MÜLBACHER, *Diplomata Karolinorum*, I, n° 65, p. 94-95. L'acte n'est pas daté, mais il est postérieur à la mort de Cancor en 771 et antérieur au changement de titulature de Charlemagne en 774 (cf. BÖHMER-MÜHLBACHER, n° 144) et on l'a assigné à Pâques 772 parce que Charles célébra cette fête cette année là à Herstal (*Annales regni Francorum*, p. 32) ; mais il en fut de même en 771 (*ibid.*, p. 30) et en 773 (p. 34) et il ne serait pas impossible non plus que l'acte pût dater de la fin de 772 (cf. BÖHMER-MÜHLBACHER, n° 150 et 150 A). Les comtes mentionnés étaient : Haginus, Rothlandus, Wichingus et Frodegarius ; Wichingus, misus, apparaît dans un diplôme original pour Saint-Denis, daté de Quierzy le 26 juin 775 ; cf. BÖHMER-MÜHLBACHER, n° 190.

103. Ces pièces sont antérieures à la réforme monétaire de Charlemagne en 790. Voir l'article d'A. de LONGPÉRIER (*supra*, note 101), p. 202-262, et surtout Jacques STIENNON, dans *Cahiers de civilisation médiévale*, III, 1960, p. 87-95. — Une des pièces est au Musée de Berlin, une deuxième est perdue, mais J. Stiennon en donne une description ancienne (p. 87 n°2) ; la troisième est au Musée Rhétique de Coire. Le trésor d'Ilanz, qui comprenait 32 pièces du roi Didier, 31 monnaies d'or de Charlemagne et 53 d'argent avaient été enfouies vers 790-794.

104. Le reste n'est que légende. Voir, par exemple, la fausse donation de l'abbé Fulrad de 778, faux du début du XI^e siècle où apparaît le comte palatin Anselme et un *signum Rotlandi comitis* (interpolé à la place de *signum Raulcone comitis* : M. TANGI, *Das Testament Fulrads von S. Denis*, dans *Neues Archiv*, XXXII, 1906, p. 214, 216 (cf. MENÉNDEZ PIDAL, p. 303-305).

Saga, diffusée au XIII^e siècle dans l'entourage du roi Haakon de Norvège et excellent reflet de traditions épiques ou romancées sur l'empereur et son entourage, précises, que Roland serait né des relations de Charles avec sa sœur Gisèle; celle-ci aurait été mariée, enceinte, avec Milon d'Angers. Mais, selon René Louis, cette version aurait été substituée à une autre qui faisait de Ganelon le mari de Gisèle et le "parâtre" ou beau-père de Roland, mais, comme Ganelon avait pris le visage du traître, on ne pouvait plus faire de lui le beau-frère de l'empereur et c'est alors qu'on l'aurait remplacé par Milon; de même, une certaine Berthe fut substituée à Gisèle⁽¹⁰⁵⁾.

Cette hypothèse doit être absolument rejetée. Nous connaissons en effet par les *Annales petaviani* l'année de naissance de Gisèle, 757 (*nativitas Gislane*). Elle avait donc vingt-et-un ans au temps de Roncevaux et ne peut donc être la mère du preux Roland! D'autre part, les deux autres sœurs de Charlemagne moururent en bas-âge. Quant à Charlemagne lui-même, il est né en 747, la chose est sûre et le professeur Karl-Ferdinand Werner en a au surplus fait la parfaite démonstration⁽¹⁰⁶⁾. Charles avait donc 30-31 ans lors de la campagne de Roncevaux et l'on a plus que de la répugnance à faire de lui le père d'un Roland qui, six ans avant même cette expédition, était en âge de figurer au tribunal du Palais. Ce ne peut donc être là que l'effet d'une légende tardive née de quelque confusion.

Il est, en effet, nullement invraisemblable que Charlemagne ait commis un "péché de chair", non pas tant sous la forme de l'adultère — Eginhard ne fait nullement mystère de ses concubines multiples et des enfants qu'il en eut — que sous celle de relations incestueuses⁽¹⁰⁷⁾. Les sources de l'époque carolingienne (*Visio Wettini*, *Visio cujusdam mulierculae*), aussi bien qu'au X^e siècle la Vie de Saint-Gilles et que les légendes ultérieures, en font suffisamment état; de leur côté plusieurs historiens contemporains ont attiré l'attention sur cet aspect, jusqu'alors volontairement laissé dans l'ombre, de la vie de l'empereur; il est donc tout-à-fait inutile, pour en parler ou pour l'excuser, de faire appel, comme l'a fait récemment René Louis, à un prétendu mythe de l'inceste royal qui aurait

105. Cette hypothèse, fondée sur des textes de caractère littéraire, a été avancée par Mme Suzanne MARTINET, notamment à l'occasion de l'exposition par elle organisée à la bibliothèque de Laon en l'honneur de Roland et du 12^e centenaire de Roncevaux, les vitrines 11, 13, 14, 18 étaient consacrées au péché de Charlemagne, à l'inceste et au rôle de Saint-Gilles, à "Gisèle, la mère de Roland" (cf. Catalogue, p. 38), et René LOUIS y a fait largement écho dans *Les dossiers de l'archéologie*, n° 30, septembre-octobre 1978, p. 118-120.

106. Karl-Ferdinand WERNER, *La date de naissance de Charlemagne*, dans le *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, 1972, p. 116-143. Pour la date de naissance de Gisèle, d'après les *Annales Petaviani*, p. 135: "757: In eodem anno moritur Stephanus papa et nativitas Gislane".

107. Cf. P. Baudouin de GAUFFIER, *Le péché de Charlemagne*, dans les *Mélanges en l'honneur de M. Clovis Brunel*, 1955, I, p. 490-503; — Rita LEJEUNE, *Le péché de Charlemagne et la "Chanson de Roland"*, dans *Homenaje Damaso Alonso* (Madrid, 1961), p. 339-371.

été pratiqué en vue de la pureté du sang princier selon une tradition celtico-germanique qui reste à démontrer. L'inceste aurait pu être pratiqué par Charles avec une demi-sœur, née de Pépin et d'une concubine (comme l'a suggéré René Louis), mais avec beaucoup plus de vraisemblance avec une de ses propres filles puisqu'Eginhard lui-même (§19) souligne qu'elles étaient très belles, que Charles les chérissaient beaucoup au point qu'il se refusa à ce qu'elles se mariaissent avec quiconque et qu'il les retint dans sa maison, car il ne pouvait se passer de leur *contubernium*⁽¹⁰⁸⁾: ce mot apparaît sous la plume de Suétone, le modèle que suit imperturbablement Eginhard, avec le sens précis de concubinage, de relations sexuelles illégitimes. Mais quoiqu'on en puisse penser, cela ne peut en rien éclairer les origines de Roland, mort quand les filles de Charlemagne étaient encore dans l'adolescence ou dans l'enfance.

Il convient, en revanche, de noter que le nom même de Roland (*Chrodolandus*) apparaît en 673 dans la charte de fondation de l'abbaye de Bruyères par une dame Clotilde, document qui a fait l'objet d'une étude de Léon Levillain⁽¹⁰⁹⁾. De cette dissertation bourrée d'hypothèses — comme il est arrivé souvent à cet érudit dont la finesse rivalisait avec l'imagination — on retiendra surtout que le nom féminin de Rolande (*Chrolanda*, *Chrodolindis*) appartient à une famille en étroites relations avec la famille royale mérovingienne. A cette maison appartenait le comte de Laon Charibert / Herbert, dont le nom avait été celui du roi de Paris mort en 567 et qui avait été aussi père d'une Berthe, tandis que les noms de Théodoric/Thierry et de Chrodohildis/Clotilde étaient également l'apanage des membres de la dynastie mérovingienne. Mais d'autres noms démontrent une relation avec la famille carolingienne: Bertrade / Bertaidis / Berthe, Atula, Adalaidis, Rothaidis... Fils d'une Berthe, Caribert, qui fonda l'abbaye d'Echternach, était le père de Berthe qui épousa Pépin le Bref et fut mère de Charlemagne; une Rolande, donatrice de l'abbaye de Prüm en 721, avait épousé un frère de Berthe qui dota aussi Prüm et elle fut mère d'une Rolande et d'un Thierry. Selon les usages de la transmission de l'onomastique franque du Haut Moyen Âge, le nom de *Chrodo* semble appartenir à l'une des plus puissantes familles de la région septentrionale du royaume comprise entre Moselle et Somme, et à laquelle était également apparentée la famille des *Mommoli/Mumma* qui joua également un rôle important dans cette même région^(109 bis). En fait,

108. *Vita Karoli*, § 19, p. 62: "Quae cum pulcherrimae essent et ab eo plurimum diligenter, mirum dictu quod nullam earum cuiquam aut suorum aut exterorum nuptum dare voluit, sed omnes secum usque ad obitum suum in domo sua tenuit, dicens se earum contubernio carere non posse".

109. Léon LEVILLAIN, *Études mérovingiennes: la charte de Clotilde (10 mars 673)*, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, CV, 1944, p. 5-63, fac-similé h.t.; tableau généalogique, p. 38. Cf. Exposition citée de la Bibliothèque de Laon, Catalogue, vitrine 11.

109 bis. Cf. Jacques STIENNON, *Le sarcophage de Santa Chrodoara à Saint-Georges d'Amay* dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1979, p. 10-29, et mes propres observations, p. 30.

sans entrer dans le détail d'une généalogie complexe et difficile à prouver dans tous ses éléments, il est fort vraisemblable que Roland et Charlemagne cousinaient, et peut-être de deux côtés. D'où le nom de "neveu", *nepos*, que la Chanson de Roland comme la *Nota Emilianense*⁽¹¹⁰⁾ applique à Roland à l'égard de Charlemagne, *nepos* ayant le sens de cousin germain ou de petit-cousin aussi bien que de neveu ou de petit-fils⁽¹¹¹⁾.

Les assaillants et la question gasconne.

Reste une dernière question à examiner : quels furent les attaquants ? Nous avons précédemment éliminé l'hypothèse, trop souvent avancée, que l'attaque fut le fait soit des Musulmans seuls, soit des Musulmans combinant leur action avec les Basques. C'était encore l'opinion de Menéndez Pidal : "il s'agit, disait-il, d'une victoire des Musulmans et des Basques alliés... Nous ne pouvons douter de cette collusion", et plus loin : "La collaboration des agresseurs chrétiens et musulmans était nécessaire. Les Musulmans avaient besoin de la parfaite connaissance des lieux que possédaient les Basques, et les Basques avaient besoin de la meilleure organisation militaire des Musulmans. C'est par leur seule union que les uns et les autres purent anéantir l'arrière-garde..."⁽¹¹²⁾.

Personnellement, j'ai déjà dit plus haut⁽¹¹³⁾, et je n'y reviendrai pas, que j'estime invraisemblable que les fils d'al-A'râbî aient fait cette très longue incursion, somme toute en terre ennemie, pour aller au sommet des Pyrénées délivrer leur père. J'estime aussi invraisemblable que les hommes de l'émir se soient eux aussi lancés à la poursuite de l'armée carolingienne et l'aient même précédée pour opérer une embuscade de cette nature. Ce n'est qu'après la retraite des Francs et après avoir obtenu la soumission des rebelles de Saragosse que l'émir fit son expédition de contre-rezzou. D'ailleurs aucun texte arabe ou franc ne fait allusion à un combat entre les hommes des deux religions dans les Pyrénées.

Restent donc deux hypothèses : coup de main des Navarrais ou des Hispano-Wascons ou bien des Wascons cis-pyrénéens. Je ne

110. Sur la *Nota Emilianense*, voir MENÉNDEZ PIDAL, chap. X, p. 384-441 ; texte, p. 390 : "habuit duodecim neptis... Nomina ex his : Rodlane...".

111. Il serait, en tout cas, présomptueux en se fondant essentiellement sur des liens de parenté qui apparaissent dans les chansons de geste ou les sagas et sur des hypothèses, parfois aventureuses, tirées de documents d'interprétation délicate, de dresser un tableau généalogique de la famille de Roland, d'en faire un descendant des comtes de Laon (à une époque où les comtes n'étaient point héréditaires), de lui faire passer sa jeunesse au "palais" de Laon, d'établir sa parenté par le sang avec les autres héros de la poésie épique, Oger le Danois, Guillaume, Ganelon etc., comme il a été récemment (cf. *supra*, note 105). Roman n'est point histoire.

112. MENÉNDEZ PIDAL, p. 208 et 210.

113. Cf. *supra*, p. 17-19.

pense pas qu'il se soit agi des premiers, car j'ai déjà signalé que les annales les considèrent comme soumis et que les sources arabes les donnent comme hostiles, à l'émir qui n'eut rien de plus pressé que de venir à son tour ravager Pampelune et sa région, curieuse façon de marquer sa reconnaissance à ceux qui auraient été ses alliés objectifs⁽¹¹⁴⁾.

Le plus vraisemblable est donc, comme R. d'Abadal l'a déjà observé⁽¹¹⁵⁾, que le traquenard ait été organisé non par les Hispano-Basques, normalement adversaires des Sarrazins et donc favorables aux Francs, mais par les Basques du Nord, en rébellion permanente contre les autorités franques. La maigreur des sources fait de la *Wasconia* une des régions qui posent le plus de problèmes aux historiens de Haut Moyen-Age. Je n'en rappellerai pas ici l'histoire, me contentant de souligner au passage qu'avec Pépin la frontière méridionale du royaume avait été reportée sur la Garonne, que des garnisons franques ont été établies à La Réole et à Fronsac, qu'en 769 Charlemagne a fait pression sur le chef national Loup pour se faire remettre le duc d'Aquitaine Hunaud qui s'était réfugié auprès de lui⁽¹¹⁶⁾.

A cette époque, deux positions opposées caractérisent les attitudes des hommes, pourtant de même race, de part et d'autre des Pyrénées. Au Sud, les *Wascones* sont de façon quasi-permanente en butte aux attaques des Musulmans, et après l'expédition de Charlemagne nombreux sont aussi les *Hispani* qui cherchent refuge dans les marges méridionales du royaume franc, notamment en Septimanie qu'ils repeuplèrent. Ils reçoivent des privilèges divers, dont le précepte de 812 qui fixe précisément l'époque de leur immigration à *triginta annos et amplius*, donc aux années 778-782 ; parmi eux, il en est qui portent les noms de Zoleiman (Sulayman) et de Zate (Za'd). Parmi les immigrés, il y a des hommes comme Théodulfe, le

114. Dès que l'émir 'Abd al-Rahmân a les mains libres, après la retraite de l'armée franque et la soumission de Saragosse (cf. *supra*, p. 20-21 et notes 67 et s.), il s'empare de Pampelune et retourne à Cordoue en prenant en otages deux chefs wascons Ibn Velasco et Jimeno (cf. *Ahhbâr Madjmû'a*, p. 105 ; *Fath al-Andalus*, trad. Gonzalez, p. 76) ; d'après Ibn al-Athîr (p. 129-130), "il pénétra dans le pays basque, assiégea et prit la forteresse de al-Mu'tamid al Aqra ; il marcha ensuite contre Maldû-thûn ibn-At'lâl, dont il assiégea le château-fort ; il en poursuivit les habitants qui s'étaient réfugiés dans les montagnes, les dompta de vive force...". D'après Lévi-Provençal (p. 90, n.1), le "fils de Velasco" pourrait être Galindo Belascotenes, père de García le Mauvais, ce qui apparaît fort douteux à Justo PEREZ DE URBEL, *Lo viejo y lo nuevo sobre el origen del reino de Pamplona*, op. cit., p. 3. — En 798, un wali est imposé par al-Hakam I, al-Mutarrif ibn Mûsa ibn Kasi ; il est l'année suivante assailli par les habitants de Pampelune et tué, et Velasco le Wascon (Balask al-Galesq) est placé à leur tête par les indigènes. Par la suite, entre 803 et 813, il lutta contre 'Amrus ibn-Yûsuf et fit appel aux Francs contre lui, d'après Ibn Hayyân, utilisant sans doute al-Râzî (E. LÉVI-PROVENÇAL et E. GARCIA GOMEZ, *Textos inéditos del Muqtabis de Ibn-Hayyân sobre los orígenes del reino de Pamplona*, dans *Al-Andalus*, XIX, 1954, p. 295-315 ; cf. al-'Udhri, éd. F. de LA GRANJA, p. 23).

115. R. d'ABADAL, op. cit., p. 59-63.

116. Cf. *supra*, p. 12 et n. 34.

futur évêque d'Orléans, Agobard, le futur archevêque de Lyon, des fondateurs de monastères comme Atala, Castellanus etc.⁽¹¹⁷⁾.

Au contraire, la Gascogne demeure longtemps pour les Francs une vraie zone interdite. Il est très caractéristique que lorsqu'au lendemain de Roncevaux Charlemagne entreprend d'urgence de réorganiser l'administration de l'Aquitaine et d'y nommer de nouveaux comtes, craignant peut-être que le bruit de la défaite subie n'entraîne un nouveau soulèvement d'un pays longtemps lié à la Gascogne, il ne nomme aucun comte en Gascogne, la tâche de surveiller ce pays étant visiblement confiés aux deux comtes de Bordeaux et de Toulouse. Jusqu'à la fin du siècle, la guerre ne cesse pas entre les Basques et le comte de Toulouse chargé de les contenir. Tenant à faire le panégyrique de Louis le Pieux, Ermold le Noir ne croit mieux faire que de le féliciter d'avoir " par sa piété et ses qualités éducatrices dompté les Basques enragés et d'avoir de ces loups sauvages fait naître des brebis "⁽¹¹⁹⁾. En 789, alors que déjà Gérone s'est spontanément remise aux Francs, un chef gascon Adalaric fait prisonnier le comte de Toulouse Chorsion, et Charlemagne est amené à négocier avec lui. Lorsque finalement Adalaric est condamné, le pays est en état de grande excitation, sinon d'insurrection générale, il faut toute la diplomatie du nouveau marquis Guillaume — saint Guilhem — et le recours à la force pour soumettre la région. Ce n'est qu'à la fin du règne de Charlemagne qu'un comte établi à Bordeaux put effectivement exercer l'autorité ducale en Gascogne; encore s'agissait-il d'un Gascon, Segwinus. En 813, une partie des Gascons s'étant encore rebellée, Louis se rend à Dax où il réclame la présence des principaux chefs locaux; comme ceux-ci refusent d'obtempérer, le territoire est envahi et mis à sac. Marque de la symbiose intervenue dès lors entre les deux bords des Pyrénées: si la première partie de la campagne s'opère en Gascogne, la seconde se déroule au-delà des monts et le roi séjourne à Pampelune jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli. En 816 encore, lorsque Louis le Pieux se juge assez fort pour révoquer le duc Segwinus, Seguin, cela provoque, selon le témoignage des Annales royales, le soulèvement général de la Gascogne entre Garonne et Pyrénées, et il fallut deux expéditions pour amener la pacification du pays⁽¹²⁰⁾.

117. BORETIUS et KRAUSE, *Capitularia (M. G. H.)*, I, p. 169; — R. d'ABADAL, *Catalunya carolíngia*, vol. 2: *Els diplomes carolíngis...*, 1^{re} part, I, p. 312-313. — Cf. R. d'ABADAL, *La Catalogne sous l'empire de Louis le Pieux*, I, 814-828, dans *Etudes roussillonnaises*, 4, fasc. 3, p. 257-272.

118. Philippe WOLFF, *L'Aquitaine...* p. 274, 301-302; cf. L. AUZIAS, *L'Aquitaine carolingienne*.

119. Ermold le Noir, *Carmen in honorem Hludowici*, éd. E. FARAL, *Classiques de l'histoire de France au Moyen Age*, 1932.

120. *Annales regni Francorum*, a. 816, p. 144: " Wascones, qui tras Garonnam et circa Pirineum montem habitant, propter sublatum ducem suum nomine Sigiwinum, quem imperator, ob nimiam ejus insolentiam ac morum pravitatem inde sustulerat; solita levitate commoti, conjuratione facta. omnimoda defectione desciverunt; sed duabus expeditionibus ita sunt edomiti, ut tarda eis deditio et pacis impetratio videretur ".

En 824 se produisit même une réplique de l'affaire de Roncevaux: deux comtes, Ebles et Aznar, envoyés à Pampelune par Louis le Pieux avec des troupes de Gascogne, sont à leur retour, mission accomplie, assaillis comme en 778 *in ipso Pyrinei jugo*, enveloppés par les montagnards et faits prisonniers, tandis que leurs forces sont anéanties. Ebles est envoyé à Cordoue, en raison de la conjonction intervenue à cette époque entre l'émir et les Banu-Qasi (ceux-ci en permanente bascule entre puissances franque et omayyade), tandis que Aznar, considéré presque comme un frère de race (ce pourrait être le comte d'Aragon Aznar Galindo) est simplement renvoyé chez lui^(120 bis).

Deux siècles plus tard, le souvenir des événements était encore vivant: Aimoin de Fleury⁽¹²¹⁾ rappelle que La Réole était autrefois occupée par les guerriers francs qui avaient baptisé les deux rivières qui encadrent la ville, la Meuse et la Moselle⁽¹²²⁾. A une époque où au sud des Pyrénées, les Français s'installent dans les villes et les Clunisiens dans les prieurés, l'autorité des abbés de Fleury était sans cesse battue en brèche à La Réole et l'abbé Abbon, en 1004, y fut tué au cours d'une rixe dont le motif était le rejet de toute intrusion des Français dans le pays.

Bref, à mes yeux, il y a peu de doute à avoir sur les assaillants de 778: les Basques du Nord, éventuellement aidés par certains de leurs frères de race du Sud.^(122 bis)

LA LÉGENDE.

On voit combien tout ce substrat historique est loin de la Chanson de Roland. Celle-ci n'a retenu qu'une très vague trame historique: la descente de Charlemagne en Espagne, le siège de Saragosse et la lutte contre les Sarrasins, le massacre de l'arrière-garde au " port de Cize " avec la mort de Roland. Ni Olivier, ni Ganelon, ni le roi Marsile, ni Baligant, ni la figure d'Aude n'appartiennent à l'histoire de la campagne de Charles en Espagne, ni même — ceci est aujourd'hui un fait démontré et admis par tout historien

120. bis *Annales regni Francorum*, a. 824, p. 166: " Aebulus et Asinarius comites, cum copiis Wasconum ad Pampilonam missi, cum peracto jam sibi injuncto negocio reverterentur, in ipso Pyrinei jugo perfidia montanorum in insidias deducti ac circumventi capti sunt, et copiae quas secum habuere, pene usque ad internicionem deletae; et Aebulus quidem Cordubam missus, Asinarius vero misericordia eorum qui eum ceperant, quasi qui consanguineus eorum esset, domum redire permittitur est ". Cf. J. PEREZ DE URBEL, *op. cit.*, p. 9; O. SANCHEZ ALBORNOZ, *La auténtica batalla de Clavijo*, *op. cit.*, p. 103-104. Sur le comte Aznar, cf. José-Maria LACARRA, *Textos del Códice de Roda*, dans *Estudios de Edad Media de la Corona de Aragón*, I, 1945, p. 240 n° 181.

121. Lui-même, originaire d'un lieu dit " Ad Francos ", garnison franque en arrière de la Garonne (auj. Francs).

122. *Vita Abbonis*, nouvelle éd. en préparation par nos soins.

122 bis. Voir, pourtant, en sens contraire, les conclusions de Michel Rouche dans sa conférence insérée dans ce même Bulletin de la Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne, p. 145. Certes je ne partage nullement ses conclusions, mais il ne serait pas honnête de les passer entièrement sous silence alors qu'elles paraîtraient dans le même volume.

sérieux — aux légendes ou aux premières rédactions du poème. Quant à Turpin, non seulement il ne mourut pas à Roncevaux, mais il occupa jusqu'en 797 le siège archiepiscopal de Reims.

Chacun connaît les âpres discussions qui ont mis aux prises les érudits à propos de la date de la Chanson de Roland et des circonstances de sa genèse. Aujourd'hui les choses sont plus claires — et sans entrer dans le détail de la controverse, dont il sera d'ailleurs parlé au cours de ce colloque — il importe de rappeler que nul ne considère plus aujourd'hui l'œuvre de Turolde, des environs de 1100, comme une œuvre due au génie créateur d'un poète isolé. Il n'est que l'aboutissement d'une longue chaîne d'œuvres successives, écrites sur la matière même du Roland : œuvres latines, comme ce Fragment de La Haye⁽¹²³⁾, transmis par quelques feuillets de parchemin de 980-1030 et mis en prose d'après une épopée en hexamètres de la fin du X^e siècle, pleine de réminiscences classiques — et œuvres romanes dont témoigne notamment une note d'un manuscrit de San Millan de la Cogolla, la *Nota Emilianense*⁽¹²⁴⁾, écrite vers 1054-1076 et où apparaissent les noms des principaux héros des chansons de gestes, à commencer par *Rodlane*. Il n'est plus du tout certain que ces poèmes — à commencer par celui de Turolde — aient vu le jour à l'ombre des monastères par la collaboration des moines détenteurs des livres et de la science écrite, et des jongleurs, œuvrant pour la récréation des pèlerins le long des voies de pèlerinage comme celle de Saint-Jacques, selon la théorie, maintenant dépassée mais qui eut son heure de gloire, de Joseph Bédier.

Dès l'époque même, des chants populaires en langue vulgaire — germanique et romane, française, occitane et espagnole — célébraient les mérites des rois et des héros et les épisodes de l'histoire. On sait, au témoignage d'Eginhard, que Charlemagne lui-même donna l'ordre de mettre par écrit les "chants barbares et très vieux sur les faits et les guerres des anciens rois"⁽¹²⁵⁾. De même le *Poeta saxo*, qui écrivait à la fin du IX^e siècle (883-891) rappelle que les ancêtres de Charlemagne avaient été célébrés par des chants (*vulgaria carmina magnis/laudibus ejus avos et proavos celebrant*)⁽¹²⁶⁾. Un manuscrit de la *Vita Karoli* d'Eginhard de 1050 environ porte une

123. Cf. Paul AEBISCHER, *Le Fragment de La Haye, les problèmes qu'il pose et les enseignements qu'il donne*, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, LXXII, 1957, p. 20-37. — Sur la reconstruction du poème sous-jacent, cf. O.SCHUMANN, *Über das Haager Fragment*, *ibid.*, LXVI, 1951, p. 131-146. Le thème est le siège d'une ville d'Espagne par Charlemagne et le récit des batailles et des combats de preux au corps à corps, cf. MENÉNDEZ PIDAL, p. 372-381.

124. Mise au point sur la *Nota Emilianense* par MENÉNDEZ PIDAL, p. 384-417 (sur la date : p. 385-387).

125. Texte souvent cité d'Eginhard, *Vita Karoli*, § 29 : "Item barbara et antiquissima carmina, quibus veterum regum actus et bella canebantur, scripsit memoriaeque mandavit". Certains rattachent à cet effort le court poème allemand d'Hildebrand et celui du *Waldere* anglo-saxon, mis en relation avec le *Waltharius* allemand du X^e siècle.

addition dont l'intérêt a été autrefois souligné par Robert Fawtier : "On ne trouvera pas ici décrits les autres de ses gestes et ce qui a été chanté en langue vulgaire dans les poèmes" (*reliqua actuum ejus gesta seu ea quae in carminibus vulgo canuntur de eo, non hic pleniter descripta*)⁽¹²⁷⁾. De même, à propos d'un épisode qui donna lieu au roman de Gormont et d'Isembard, le *Chronicon Centulense* d'Hariulf de Saint-Riquier indique au passage : "cela est non seulement rappelé par les histoires, mais aussi est chanté chaque jour par la mémoire des gens du pays" (*non solum historiis sed etiam patriensium memoria quotidie recolitur et cantatur*)⁽¹²⁸⁾.

Cela seulement peut expliquer pourquoi l'épisode de Roncevaux et le nom de Roland — plutôt que ceux des autres victimes, un Anselme ou un Eggihardus — ont survécu et avec les siècles atteint la célébrité. Dès 830 environ, Eginhard, qui avait négligé tout d'abord de mentionner le nom de Roland, l'ajoute dans une nouvelle édition de son œuvre⁽¹²⁹⁾. Un peu plus tard, le biographe de Louis le Pieux reprend, d'après Eginhard, le récit de l'affaire et il ajoute : "il est inutile de rappeler les noms : ils sont de notoriété publique" (*quorum nomina, quia vulgata sunt, dicere supersedi*)⁽¹³⁰⁾. Lorsque dans les premières années du X^e siècle, on fabrique au monastère de Saint-Denis une fausse donation de l'abbé Fulrad datée de 777, on ne croit pas mieux faire qu'ajouter à la liste des témoins de la charte authentique le nom de Roland : *Signum Rotlani comitis*⁽¹³¹⁾.

Mais de tels chants, transmis par la tradition orale, se renouvellent et s'enrichissent sans cesse dans leur matière. C'est ce que dit vers 1020 Albrecht de Metz dans son *De diversitate temporum* : "Note qu'on écoute très souvent avec plaisir, comme c'est l'habitude, les cantilènes, parce que, si les anciennes fatiguent par leur répétition, on écoute avec d'autant plus de plaisir celles qui plus fréquemment de jour en jour se renouvellent"⁽¹³²⁾. Et cela explique que des légendes d'origine diverse se soient trouvées amalgamées, par emprunt de personnages ou de faits à de nouvelles compositions.

127. R. FAWTIER, *op. cit.*, p. 81.

128. éd. F. LOT.

129. Cf. *supra*, p. 32 n. 100.

130. Astronomus, *Vita Hludowici imperatoris*, éd. G. H. PERTZ, *M. G. H.*, SS. in fol., p. 608.

131. Philippe LAUER, *Les plus anciennes mentions de Roland*, dans *Romania*, LXVIII, 1944-1945, p. 381-385. Cf. M. TANGL, *Das Testament Fulrads von S. Denis*, dans *Neues Archiv*, XXXII, 1906, p. 214-216 — MENÉNDEZ PIDAL (p. 303-305) critique avec raison les conclusions de Ph. Lauer.

132. Albrecht de Metz, dans *M. G. H.*, SS. in fol., IV, p. 701. Nous suivons pour la traduction le sens que lui donne MENÉNDEZ PIDAL (p. 381-383) : "Nota delectabiliter saepius audiri, ut solet fieri in cantilenis, quod veteribus ex assiduitate fastidiis, novae frequentius in dies repetitae delectabiliter audiuntur".

Menéndez Pidal, entre autres, a essayé de reconstituer, à l'aide de la critique interne des diverses versions de la Chanson et en recourant à tous les moyens d'investigation possible, y compris l'onomastique, les variations successives et les progressifs développements de la Chanson. C'est ainsi qu'il pensa que déjà dans les Annales d'Eginhard la phrase " la douleur de la blessure ainsi reçue obscurcit dans le cœur du roi une large part des succès qu'il avait obtenus en Espagne "⁽¹³³⁾, pourrait être un premier témoignage d'une déploration sur la défaite; de même que dans Réginon, au début du X^e siècle, la mention des immenses tributs d'or que les Sarrazins terrifiés auraient offerts à Charlemagne sous les murs de Saragosse, seule addition que ce chroniqueur inséra dans le texte des annales de Lorsch.⁽¹³⁴⁾

Un peu partout après l'an mil apparaissent dans les chartes des personnages (souvent des frères) nommés Roland et Olivier⁽¹³⁵⁾, ce qui les fait naître dans les dernières décennies du X^e siècle, et prouve dès cette époque la notoriété de la Chanson ? Vers la fin du X^e siècle aussi, un remaniement très important intervient jusqu'à Aix, capitale de Charlemagne, est substitué Laon, centre des derniers Carolingiens, tandis que la " France " se réduit au royaume de cette même époque⁽¹³⁶⁾. Au début du XI^e siècle, le chroniqueur Adémar de Chabannes tient pour une réalité que Charlemagne a étendu son royaume depuis le Monte Gargano jusqu'à Cordoue⁽¹³⁷⁾.

Chacun sait aussi que, bien avant la Chanson de Tuold, le jongleur Taillefer aurait par ses paroles excité les guerriers normands au cours de la bataille de Hastings, au témoignage de Gui d'Amiens (mort en 1074), ce que vers 1125 Guillaume de Malmesbury précise en disant que quand s'engage le combat on entonne la *cantilena* de Roland. Cela devient, sous la plume de Wace : Taillefer chanta de Roland et d'Olivier avant la bataille. De même, selon Raoul de Caen (v. 1112-1118), l'héroïsme de deux barons pendant la première croisade évoque Roland et Olivier⁽¹³⁸⁾.

133. *Annales Einhardi*, a. 778, p. 51 : " *cujus vulneris accepti dolor magnam partem rerum feliciter in Hispania gestarum in corde regis obnubilavit* ".

134. Réginon, *Chronicon*, éd. F. KURZE, *M. G. H., SS. in usum schol.*, p. 52 " *obsidione itaque cincta civitate territi, Saraceni obsides dederunt et immensum pondus auri. Ejectis itaque Saracenis de Pampilona...* ".

135. L'apparition d'Olivier et plus spécialement du couple Roland-Olivier a été, après les recherches de Mme Rita Lejeune (cf. note 1), un thème important de la recherche, cf. MENÉNDEZ PIDAL, chap. IX, p. 331-365.

136. F. Lot, *Études sur les légendes épiques françaises*, p. 277-277, cf. R. FAWTIER, *La chanson de Roland*, p. 192-198.

137. Adhémar de Chabannes, *Chronique*, éd. CHAVANON, p. 68 : " *in potestate sua omnem terram de Monte Gargano usque in Cordubam civitatem Hispaniae* " ; le texte en est repris dans le translation de Saint Genoux, texte berrichon de 1050 environ (inspiré, sans doute comme Adhémar lui-même par l'historiographie de l'abbaye de Fleury) : " *a Monte Gargano usque Cordubam, Hispaniae civitatem, dominatus est* " (éd. J. DU BOIS) *Floriacensis vetus bibliotheca*, II, 1605, p. 30.

138. Cf. MENÉNDEZ PIDAL, p. 271-273.

Tout cela atteste le succès grandissant de la Chanson de Roland sous toutes ses versions, mais il s'agit bien de ne point confondre le poème ou la légende avec la réalité historique. Même si quelque aspect de cette réalité a pu se transmettre dès le lendemain de la bataille par voie directe sous forme de complainte ou de chanson, il est évident qu'il ne faut chercher aucune transparence historique dans les textes qui nous sont parvenus et qui sont des textes littéraires; constamment remaniés, postérieurs de plus de trois cent ans aux événements tout différents que j'ai tenté d'éclaircir et de reconstituer dans leur sécheresse. On ne saurait trop insister sur le fait que, quelque opinion qu'on puisse avoir sur la Chanson de Roland et sur sa genèse, le premier grand chef-d'œuvre de notre littérature ne saurait être considéré comme une source historique et à aucun degré être utilisé comme telle.

L'ÉPILOGUE DE L'EXPÉDITION ET SES CONSÉQUENCES.

Il reste un dernier point à traiter, sommairement car il risquerait de nous entraîner trop loin : qu'en est-il advenu des protagonistes de cette expédition de 778 et qu'est-il résulté par la suite de cette première tentative de main-mise carolingienne sur l'Espagne du Nord.

L'épilogue.

Pour sa part, Charlemagne remonta rapidement vers le nord du royaume; il s'arrêta sans doute au palais de Chasseneuil où durant l'été sa femme avait accouché de deux jumeaux, dont l'un surviva, le futur Louis le Pieux dont il décida de faire un roi d'Aquitaine pour donner satisfaction au particularisme de cette région (le couronnement interviendra à Rome dès 781). Il réorganisa, avons-nous dit, l'administration de l'Aquitaine, puis alla sur le Rhin et en Germanie refouler les Saxons qui en son absence avaient déferlé et provoqué des dégâts étendus.

L'émir, quant à lui, marcha sur Saragosse et fit le nécessaire pour rétablir l'ordre dans la Marche supérieure. On a l'habitude d'assigner à cette campagne la date de 781, c'est-à-dire de la placer trois ans après celle de Charlemagne. C'est certainement une erreur, car toutes les sources la placent la même année et aussitôt après, ce qui est logique. L'erreur vient sans doute du fait qu'il y eut deux campagnes successives de l'émir contre Saragosse et contre le même al-Hosayn : si la première eut bien lieu en 778, on peut dater la seconde de 781, bien que al-Udhri les date respectivement de A.H. 165 (781-2) et 167 (783-4). Rappelons à ce sujet que les sources arabes placent en 781 l'expédition de Charlemagne à Saragosse, qui eut lieu en réalité en 778^(138 bis).

138 bis. cf. *supra* p. 14.

La succession des événements fut la suivante⁽¹³⁹⁾ : al-Hosayn accueillit al-A'râbî après sa libération, mais il le fit assassiner sur l'ordre de l'émir quand celui-ci vint en personne à la tête de son armée à Saragosse et lui confirma le gouvernement de la cité, en prenant soin de retenir son fils Sa'id en otage ; lequel n'eut rien de plus pressé que de s'enfuir dans le Pallars⁽¹⁴⁰⁾. L'émir fit alors campagne " chez les Francs " à Pampelune et en Navarre, puis dans le pays basque et en Cerdagne. 'Aysun, fils de Sulayman al-A'râbî, qui s'était d'abord enfui à Narbonne, à l'arrivée de l'émir, en revient, tue sous les murs de Saragosse le meurtrier de son père, reçoit le pardon de l'émir, mais est emmené par lui en otage. Peu après al-Hosayn se déclare de nouveau en révolte ouverte contre 'Abd-al-Rahman. Celui-ci fait marcher contre lui une armée commandée par Ghaleb-ibn Alkama, lequel vient assiéger Saragosse et au cours de plusieurs combats fait prisonniers divers compagnons du rebelle et les envoie à l'émir qui les fait exécuter. Finalement, l'année suivante, Abd-al Rahman vient personnellement diriger le siège de Saragosse, fait battre la cité par trente-six machines avant de l'emporter de vive force. Al-Hosayn subit, disent les textes, une mort atroce tandis qu'à un de ses complices, Rizk, on coupait pieds et mains. Les habitants furent d'abord tous expulsés de la ville par l'émir, fidèle au serment qu'il avait prêté, mais il leur permit ensuite de retourner chez eux après avoir installé un nouveau wali 'Ali ibn H'amza.

C'est sans doute à ce moment qu'intervient l'épilogue de l'expédition de Charlemagne. L'émir 'Abd-al-Rahmân demanda à Charles de lui renvoyer Tha'laba son général, que Sulayman avait autrefois fait prisonnier, qu'il avait livré aux Francs et qui avait été amené dans le royaume⁽¹⁴¹⁾. Al-Makkarî attribue au contraire l'initiative de la négociation à Charlemagne lequel admirant l'énergie de l'émir, lui aurait proposé une trêve et une alliance matrimoniale⁽¹⁴²⁾. La trêve fut acceptée, le mariage refusé, ce qui correspond parfaitement à la structure même de la société arabe musulmane, un chef arabe étant preneur et non donneur de femme. Il était inconcevable qu'Abd-al-Rahmân concédât à Charlemagne une de ses filles ou de

139. D'après les récits, parfois fort circonstanciés (mais pas toujours exactement conciliabiles) des sources : Akhbâr madjmu'a, p. 104-105 ; Ibn al-Athîr, p. 129-130 ; al-Udhri, § 13-14, p. 16-17 ; le Bayan, II, p. 89-90 (qui donne une seconde version des événements, d'après le Behjat en-nefs, p. 90) ; Ibn Khaldûn, p. 152.

140. Sur le Pallars, cf. R. d'ABADAL, *Catalunya carolíngia*, vol. III : *Els combats de Pallars i Ribagorça*, 1^{er} part, 1955, p. 77-78. — Sa'id ibn al-Husayn al-Ansârî, en 788-789 (H. 172) se souleva à son tour dans la région de Fortose où il s'était finalement réfugié, il en usurpa le gouvernement et appela à son aide les Yéménites et s'empara de Saragosse. L'émir Hisham envoya contre lui un des Banû Qasi, Mûsa ibn-Fortun qui mit fin à la rébellion dans un combat où Sa'id fut tué. Mais tandis qu'il marchait sur Saragosse, un affranchi d'Al Husayn, nommé Djoh'dar, à la tête d'un groupe de partisans, l'attaque : Mûsa fut tué (Ibn al-Athîr, p. 141).

141. Ibn al-Athîr, p. 129.

142. *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne*, par R. DOZY, L. KREHL, W. WRIGHT, Leiden, 1855, I, p. 213 (d'après Ibn Hayyân), Cf. E. ROSENTHAL, *Der Plan eines Bündnisses zwischen Karl der Grossen und Abdurrahman in der arabischen Überlieferung*, dans *Neues Archiv*, XLVIII, 1930, p.

ses sœurs. On peut sans doute dater cette négociation du lendemain de la mort d'Hildegarde le 30 avril 783. Cela se situe selon toute vraisemblance vers le temps où le roi envoyait en Espagne le prêtre Egila avec mission de rapprocher l'Église mozarabe de celle des Gaules⁽¹⁴³⁾.

Les conséquences.

Nous ne suivrons pas au delà l'histoire de la Marche supérieure. Mais il importe de souligner un certain nombre de faits qui découlent de l'histoire des événements.

1. Charlemagne, en 778, s'est laissé entraîner par sa suffisance et son inexpérience dans le guépier espagnol. Si la campagne ne s'est pas achevée, loin de là, sur le désastre que l'histoire a retenu, l'écrasement de l'arrière-garde de son armée a été pour lui un échec sensible. La conséquence la plus dramatique a été l'irruption des Saxons et la dévastation de l'est du royaume jusqu'au Rhin, qui contribuèrent à faire rebondir la guerre aux frontières orientales. Le souverain va subir dans cette région un désastre bien plus catastrophique que celui de Roncevaux puisqu'en 782 l'armée carolingienne fut écrasée au Süntel, sur la rive droite de la Weser : le roi y perdit le chambrier, le connétable, le comte du palais, quatre comtes, une vingtaine de grands. On l'a presque oublié parce que, si les Annales n'ont pas esquivé le compte rendu de la défaite⁽¹⁴⁴⁾, l'événement ne s'est pas répercuté dans la mémoire des hommes par les chants épiques qui célébrèrent la mort de Roland et de ses compagnons. Néanmoins les années suivantes, la pénétration franque continue à faire tache d'huile au sud des Pyrénées, à Gérone dès 785, à Urgel, sans doute à Besalu, à la faveur des rébellions qui s'y multiplient.

2. En 793, de nouveau le royaume franc est coincé sur ses deux fronts extrêmes : d'une part les Saxons font une nouvelle et totale défection (*Saxonum omnimoda defectio*) et de l'autre, l'armée franque du marquis Guillaume subit devant une puissante armée musulmane une très grave défaite sur l'Orbieu : Narbonne et toute la Septimanie subiront les effets d'une razzia sans précédent⁽¹⁴⁵⁾.

143. Le fait se situe évidemment avant le décès d'Abd al-Rahmân (30 septembre 788) et sans doute après la mort de la reine Hildegarde (30 avril 783 : *Annales regni Francorum*, p. 64). Peut-être est-ce une conséquence de la mission du prêtre Egila et la tentative de rapprochement entre les églises franque et mozarabe, en 782 ; cf. R. d'ABADAL, *La batalla del adopcianismo en la desintegración de la Iglesia visigótica*, Barcelona, 1949, p. 38-50.

144. *Annales regni Francorum*, a. 782, p. 60 ; *Annales Einhardi*, p. 61-63.

145. *Annales Einhardi*, a. 793, p. 95 : " In hoc opere occupato, duo valde displicentia de diversis terrarum partibus adlata sunt : unum erat Saxonum omnimoda defectio, alterum quod Sarraceni Septimaniam ingressi proelioque cum illius limitis custodibus atque comitibus conserto, multis Francorum interfectis, victores ad sua regressi sunt ". Cf. L. AUZIAS, *L'Aquitaine carolingienne*, p. 41-42. — Voir les sources arabes, notamment Ibn al-Athîr, p. 144 : si Gérone, défendu par sa garnison franque résista, Narbonne fut enlevée et razzée.

3. Un nouveau départ est donné en 797 à la politique sud-pyrénéenne de Charlemagne. L'émir Hisham I, fils d'Abd-al-Rahmân est mort le 17 avril 796. Au milieu des troubles qui éclatent aussitôt, Charlemagne devient le recours de ceux qui ne veulent pas reconnaître le pouvoir du nouvel émir Abul-Asi al Hakam (que les sources carolingiennes appellent *Abulas* et qui est pour nous Hakam I^{er})⁽¹⁴⁶⁾. Les oncles de celui-ci se soulèvent ; l'un 'Abd-Allâh — le futur maître de Valence et du nord-ouest de l'Espagne arabe — vient directement d'Afrique du Nord à Aix-la-Chapelle solliciter l'appui de Charles et il retourne en Espagne avec le jeune Louis le Pieux. Le gouverneur de Barcelone, Zatûn, se rend lui aussi au Palais faire sa soumission au roi franc et Bahlul ibn Marzûk lui-même, qui tient alors Saragosse, paraît à Toulouse à la cour de Louis le Pieux avec Abû-Tawr, le maître de Huesca. Au même moment, Alfonse II, le roi de Galice et des Asturies envoie à Charlemagne des ambassades pendant que ses armées s'emparent de Lisbonne. En 799, Pampelune se soulève ; le muwallad de la famille des Banu-Qasi, Mutarrif ibn Mûsa y est tué, et est remplacé par le gascon ou le basque(?), Velasco, sans doute le même que celui que le roi de Galice avait expédié à Aix-la-Chapelle l'année précédente et peut-être proche parent de ce " fils de Velasco " que l'émir 'Abd al-Rahmân avait combattu à la suite de l'expédition carolingienne de 778. Le chef de Huesca, Hasân, envoie enfin à Charles les clefs de la cité⁽¹⁴⁷⁾.

C'était la répétition de la situation qui s'était présentée une vingtaine d'années plus tôt, à la veille de l'expédition de 778. Mais cette fois, Charlemagne — en dépit des avances contradictoires qui lui sont faites — instruit par l'expérience, ne s'engage qu'avec une extrême prudence dans le guépier espagnol. Bien que les circonstances aient pu apparaître des plus favorables, il ne se fera pas le conquérant de l'Espagne que chanteront les légendes et les chansons de gestes des siècles ultérieurs. Ce fut sans doute une nouvelle erreur de sa part, car l'initiative aurait pu avoir sur l'avenir de l'Europe et de la péninsule, comme sur l'orientation de l'Empire carolingien, des conséquences incalculables. Il n'avança qu'avec une très grande réserve, se contentant de faire occuper pas à pas ce qui devait devenir la Marche d'Espagne, puis la Catalogne.

Malgré les relations qui se nouent timidement par delà la Méditerranée avec le khalife Harûn al-Rashid, Charlemagne ne conçut donc pas une véritable politique arabe et hispanique. Ce fut là,

146. Sur ce règne et les troubles par lesquels il s'ouvrit, voir LEVI-PROVENÇAL, p. 106 et s.

147. Nous nous contentons de résumer ici les informations fournies par les sources franques et arabes ; ces événements étant, en fait, peu connus des historiens de l'époque carolingienne ou mal interprétés, notre intention est d'en reprendre prochainement le récit.

à n'en pas douter, la conséquence, indirecte certes et inattendue, mais la plus importante peut-être de l'échec subi vingt ans auparavant à Roncevaux. La conséquence peut-être aussi de la résistance, insidieuse mais constante et efficace, des Basques, continuel écran entre le royaume et l'ouest de la péninsule.



Fig. 1 : Une coupe le long de la voie montre l'épaisseur du sol végétal qui témoigne de l'existence ancienne de la végétation en un point aujourd'hui dénudé (mais proche de l'extrémité actuelle du bois).

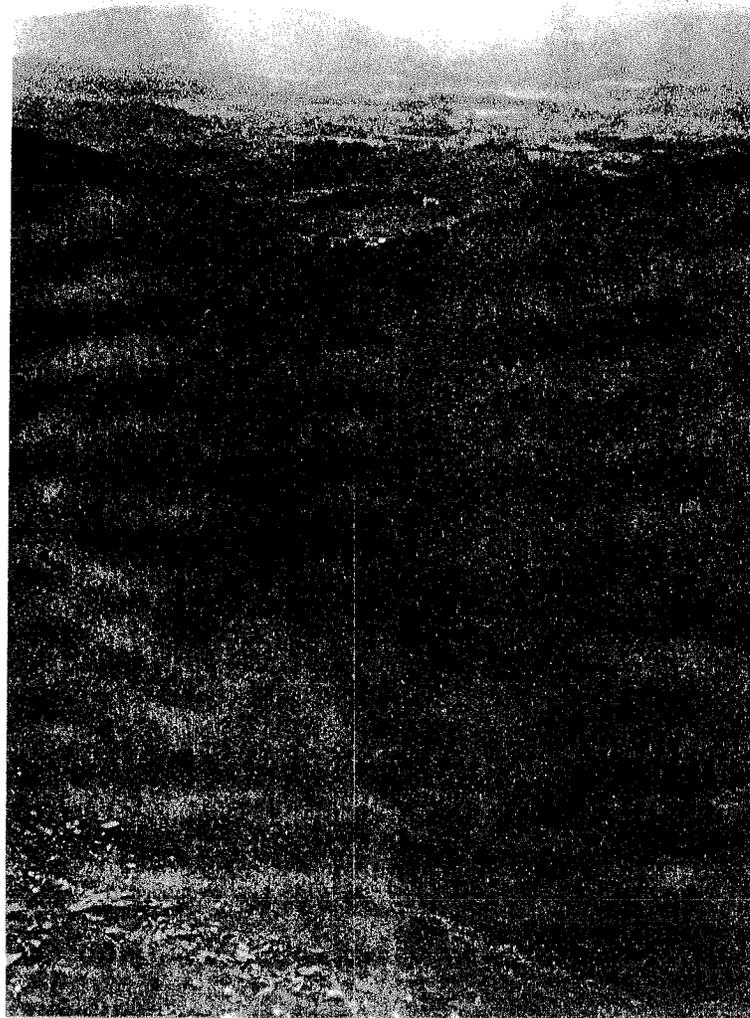


Fig. 2 : L'entourage forestier et, au loin, la plaine de Roncevaux, vus de la voie romaine entre Ibañeta et le col de Lepoeder.



Fig 3 - 4 : Le lieu vraisemblable de la bataille de Roncevaux. Au centre de la photographie, le col de Lepoeder, où se rejoignent la branche de la voie romaine venue de Roncevaux par Ibañeta (courant presque horizontalement aux flancs de l'Altobiscar) et celle passant par le Don Simón (à droite de la photographie).



Fig 5 : La région du col de Lepoeder, vue du Valcarlos.